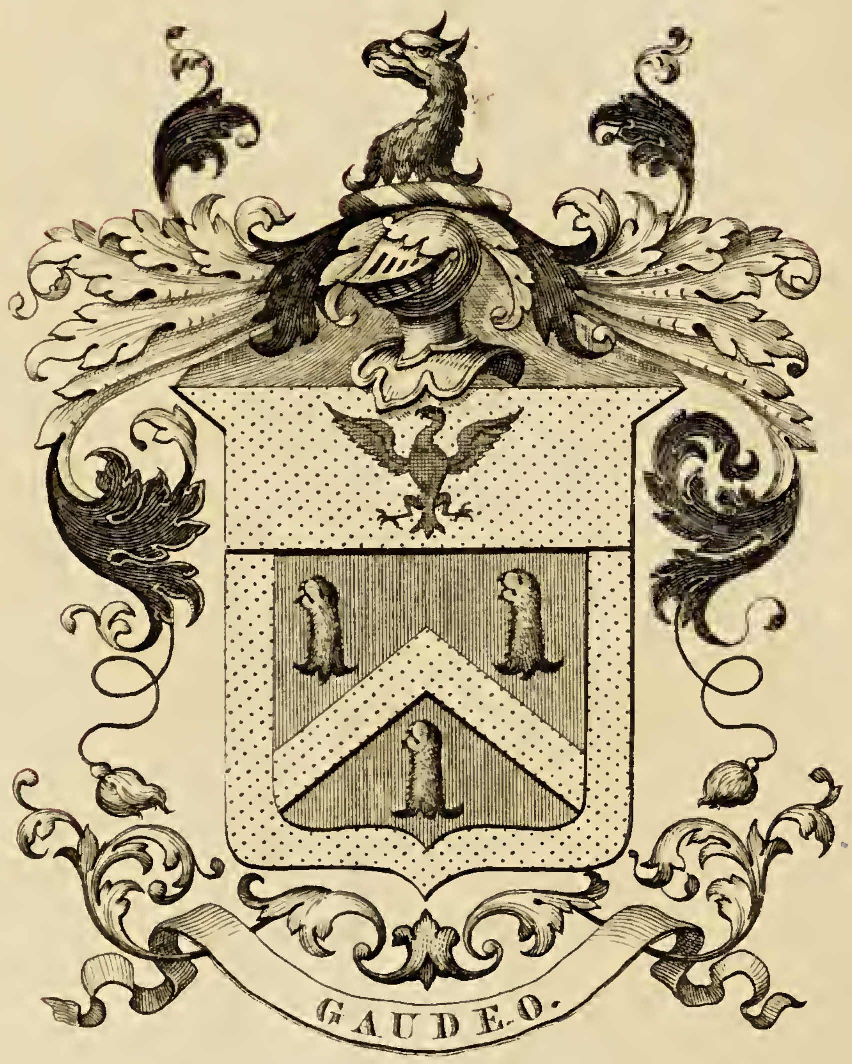

GAUDEO.

0/-

Henry W. Poole
Engineer
South Danvers Mass

14 April 1858

93/

Contains two works
1. Le Paradis Terrestre pp. 112
Londres 1760
2. La Colombiade, pp. 184.
Scarce Paris, 1761

[illegible] Louis Le Roy [illegible]

of [illegible], [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] the [illegible] [illegible]

[illegible] from [illegible] and the [illegible]

of the [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible]

[illegible]

LE
PARADIS
TERRESTRE,
POÊME,
IMITÉ DE MILTON.


MADAME
DUBOCAGE
Forma Venus, arte Minerva.



LE
PARADIS
TERRESTRE,
POËME
IMITÉ DE MILTON,

PAR MADAME Du B***ocage.

Augmenté & corrigé par l'Auteur, & enrichi de Figures en Taille-douce.



A LONDRES. 1760.

A MESSIEURS
DE
L'ACADÉMIE
DE ROUEN.

MESSIEURS,

Le ſuffrage que vous avez bien voulu accorder à mon premier eſſai, m'a encouragée à finir & à vous preſenter cet Ouvrage, que je n'avois commencé que pour mon amuſement.

Entraînée par le desir de plaire à ma Nation, en me conformant à son goût, je n'ai point craint le reproche que me feront les Anglois sur les changemens que j'ai osé faire à un Poëme qu'ils ont en vénération. Malgré l'admiration que tous les siécles ont eu pour l'Illiade, plusieurs Critiques y ont trouvé des répétitions & de trop longs détails : les François ont crû voir les mêmes défauts dans le Paradis Perdu ; & M. Pope, quoiqu'Admirateur des grandes beautés de cet Ouvrage, a eu la hardiesse de s'exprimer ainsi en parlant de l'Auteur : » Tantôt le Ciel n'est pas assez » vaste pour contenir l'étenduë du vol de Milton, tan- » tôt tombant dans le style prosaïque, il rampe com- » me un Serpent ; quelquefois il met dans la bouche » des Anges des pointes & des jeux de mots, & » fait de Dieu le Pere un Théologien Scholastique. »

* Milton strong pinion now not heaven can bound
Now Serpent like in proze he sweeps the grovnd
In quibbles Angel and Archangel join
And god the father turus à school divine.

Sur cette autorité, j'ai beaucoup abregé le recit du combat des Anges, dont les peintures m'ont paru trop fortes pour être rendues par mes foibles crayons; & j'ai crû pouvoir retrancher, comme étrangéres au sujet, les comparaisons prises de la Fable, les jeux des Diables dans les Enfers, & plusieurs autres morceaux qu'il seroit inutile de détailler. Si je me suis trompée dans mon choix, & dans le plan que je me suis proposé, l'exposition de mes raisons & de mon dessein ne me justifieroit pas; c'est au Lecteur à me juger par mon ouvrage. J'ai voulu réduire en petit un grand & sublime tableau. Souvent en diminuant & en raprochant les traits, on les affoiblit, les proportions se perdent, & on manque la ressemblance. Si j'ai réussi à rassembler sous un point de vuë agréable l'intérêt & les graces que l'Auteur a répandus sur la félicité & sur les malheurs d'Adam & d'Eve dans le Paradis Terrestre, j'aurai rempli mon projet. Je ne prétens point donner une idée complette de la vaste étendue

du génie de Milton. Les perſonnes qui ne ſçavent point l'Anglois ; en prendront une connoiſſance plus éxacte dans l'élégante Traduction de M. Dupré de S. Maur.

Je ſerai bien flatée, Meſſieurs, ſi ce Poëme peut encore me mériter votre Aprobation. J'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéïſſante Servante, D. B.

A
MILTON.

SI mes foibles accens, jusqu'au royaume sombre,
Homére des Anglois, peuvent toucher ton ombre,
Sois sensible à l'amour qu'inspirent tes écrits.
Le desir de te suivre enflamme mes Esprits;
Mon ame croit sentir le beau feu qui t'anime.
Je m'égare, peut-être, en cet essor sublime:
Ah! pardonne à mes traits, s'ils ternissent les tiens:
Comme un Dieu, pour tribut, reçois tes propres biens.

ARGUMENT
DU
CHANT PREMIER.

Description des Enfers, placés au fond des abîmes du cahos. Satan est representé au milieu des Anges rebelles dans l'instant qu'ils viennent d'y être plongés. Ils proposent divers moyens de se venger du Ciel. Pour y parvenir, Satan entreprend seul de conquérir un monde qui doit naître, & de perdre l'homme. Le Péché & la Mort, qui gardoient les portes de l'Enfer, les lui ouvrent, séduits par ses promesses : il traverse l'Empire de la nuit, & parvient au Globe du Soleil : il y rencontre Uriel chargé d'y présider. Cet Ange trompé par l'Imposteur, lui montre le Globe de la Terre. Satan y vole : à ses mouvemens furieux, Uriel le reconnoît pour un des Anges rebelles, & veille sur ses démarches.



LE PARADIS TERRESTRE.

CHANT PREMIER.

SAGESSE, don du Ciel, soutiens mon harmonie :
Je chante du Très-Haut la puissance infinie.
Dis comment sa parole enfanta l'Univers ;
Prête-moi tes couleurs pour peindre dans mes vers

Le ſort du premier homme en des lieux de délices :
De ſon fier ennemi, dis-moi les artifices.
Quels funeſtes recits ! O mortels, écoutez !
Aprenez le deſtin des Anges révoltés,
L'Eternel les plongea dans l'infernal abîme :
Le remords dans ce gouffre eſt toujours près du crime ;
La paix n'habite point ce ſéjour odieux,
L'eſpoir en eſt banni, lui qu'on trouve en tous lieux,
Dans les feux y gémit la douleur renaiſſante ;
Ici la vie expire, & la mort eſt vivante.

Satan tombé du Ciel en ces fleuves brûlans,
Souléve avec effort les flots étincelans,
Et ſon énorme corps armé pour la vengeance ;
En ſortant de ce gouffre y laiſſe un vuide immenſe ;
Son front cicatriſé par le foudre vengeur,
De ſon premier éclat a perdu la ſplendeur.
Tel paroît le Soleil à travers un nuage,
Ou lorſqu'à ſes rayons dérobant le paſſage,
La Lune eſt entre nous & l'aſtre lumineux.
D'un vol apeſanti dans les airs ſulphureux,
Le rebelle entouré de feux & de fumée
S'arrêtant au ſommet d'une roche enflammée :
Quoi ! c'eſt donc là, dit-il, mon éternel ſéjour !
Ne reverrai-je plus la lumiére du jour ?

De ces feux fouterrains les flammes ténébreufes
Offrent tous les objets fous des formes affreufes.
Mais du moins dans l'horreur de ce monde infernal
Je ne découvre point mon trop heureux rival.
Que d'Efprits je retrouve à ma fureur fidèles !
Cette onde a moins d'écueils, ces feux moins d'étincelles.
Trois fois j'aurois franchi l'immenfité des Cieux,
Depuis que nous roulons dans ce gouffre odieux ;
Y verrai-je à jamais s'abîmer mes phalanges !
Levez-vous, leur dit-il, fuivez le Chef des Anges ;
Que d'un bonheur paffé perdant le fouvenir,
L'efpoir tienne nos yeux fixés fur l'avenir.
La conftance & le tems plus puiffans que les flammes
Rendront un jour ce feu l'élément de nos ames :
Suivez-moi ; fans gémir, fuportons nos tourmens,
Et d'un Trône en ces lieux jettons les fondemens.
Votre choix m'a remis l'autorité fuprême ;
Qui pourroit m'envier ce brûlant Diadême !
La jaloufie expire à l'afpect des malheurs,
Le bonheur feul l'excite, & défunit les cœurs :
La concorde rendra cet Empire invincible ;
Quel pouvoir foumettroit notre Efprit infléxible ?

En moi-même je puis par des efforts divers,
Faire un Ciel de l'Enfer, ou des Cieux les Enfers.
Loin des coups du Tiran, nous en bravons l'atteinte;
Ici ſans l'admirer nous régnerons ſans crainte.

Il dit : le fier Moloc, impétueux Géant,
Préférant au repos les horreurs du Néant,
Saiſi de deſeſpoir, inſpiré par la haine,
Se dégage des feux, & dévorant ſa chaîne,
Fait entendre ces mots : Que plutôt la fureur
De vos ſens accablés rapelle la vigueur;
Banniſſez les regrets, la ſoupleſſe & la ruſe,
A tout déguiſement mon orgueil ſe refuſe.
Briſons nos fers, ſortons de ces horribles lieux,
Oſons à force ouverte eſcalader les Cieux :
Leur Monarque ſur nous épuiſa ſon Tonnerre,
Saiſiſſons cet inſtant pour rallumer la guerre,
Lançons à notre tour contre ce Dieu jaloux
Les foudres & les feux qu'il a lancés ſur nous;
Que les débris du Ciel rempliſſant ces abîmes,
Portent au Firmament nos Guerriers magnanimes.

Qui peut, dit Belzébut, en forcer les remparts?

Pour changer notre ſort, tentons d'autres hazards.
Voici le tems prédit où du Néant doit naître
Un Univers ſoumis aux Loix du premier Être,
Par force ou par adreſſe envahiſſant ces lieux,
Armons leurs habitans contre un Maître odieux.
Sa main a dû former de nouvelles ſubſtances,
Des Etres moins parfaits que nos pures eſſences;
En détruiſant l'ouvrage outrageons ſon auteur.
L'eſpoir de nous venger charme déja mon cœur;
De l'eſpace inconnu perçons le vuide immenſe.....
Ce projet vous ſurprend ! Tous gardent le ſilence !
A vous déterminer ne perdez point d'inſtans....
Qui voudra ſe charger de ces ſoins importans?
Moi ſeul, reprit Satan; en cherchant des victimes,
J'oſerai de la nuit traverſer les abîmes:
Eſprits, qui m'écoutez, aprouvez-vous mon choix?

Le Conſeil infernal aplaudit à ſa voix,
Et par un bruit ſemblable à celui du Tonnerre,
Qui de loin dans la nuë épouvante la terre,
Pour la premiére fois, ſur ces lugubres bords,
On entend de la joïe éclater les tranſports.

Rempli de ſes projets, le Prince des Ténèbres
Vole, arrive aux confins des Royaumes funèbres :
Aux portes des Enfers ſoudain il vient s'offrir ;
Deux Monſtres les gardoient, chargés de les ouvrir ;
Il oſe en ſaiſir un d'une main menaçante :
Crois-tu me retenir en ta priſon brûlante ?
Quel eſt donc, lui dit-il, ton nom & ton emploi ?

Tu revois dans mes traits un fils digne de toi,
Reconnois le Péché; je ſuis ce monſtre horrible,
Qui ſortit de tes flancs dans le moment terrible,
Où ton ame conçut l'eſpoir éblouiſſant
De braver dans les Cieux les Loix du Tout-puiſſant;
Son foudre le vengea, tu devins ſa victime,
Avec ta troupe & toi je tombai dans l'abîme,
La clef de ces remparts fut remiſe en mes mains :
Bien-tôt cet autre Monſtre, enfant des noirs deſtins,
En ſortant de mon ſein effraya la Nature ;
C'eſt la Mort, le Vautour de toute créature,
Dieu ſeul peut éviter ſes traits empoiſonnés.

Compagnons de mon ſort, enfans infortunés,

Reprit le séducteur, je viens briser vos chaînes;
De mes tristes Etats j'abandonne les rênes,
Pour régner avec vous dans un séjour heureux;
Tout y satisfera votre haine & vos vœux.
Les Monstres à ces mots prennent les clefs fatales,
Font gémir sur les gonds les portes infernales,
Et percent avec lui l'abîme de la nuit.

Le profond labirinthe où l'espoir les conduit,
Du ténébreux cahos reconnoissoit l'Empire:
Dans le trouble & l'effroi que la discorde inspire,
Guidé par le hazard, Ministre du cahos,
Forçant les Élémens, accablé de travaux,
Égare mille fois dans sa vaste carriére,
Satan voit luire enfin une foible lumiére;
Il la suit, & son cœur goûte le doux transport
Qu'on sent après l'orage en découvrant le Port.
A l'orbe du Soleil ce rayon seul le guide:
Par l'ordre du Très-Haut Uriel y préside.
A ses yeux l'Imposteur se montre en Séraphin,
Lui demande sa route, & voile son dessein.
Sur lui le Créateur éxerçant sa vengeance,

De transformer ſes traits lui laiſſa la puiſſance,
Et voulut ſeul connoître, à ſes dehors trompeurs,
L'hipocriſie adroite à ſurprendre les cœurs;
En cet inſtant fatal elle éblouit la vue
D'un Archange dont l'œil perce à travers la nue,
Il montre à l'Ennemi l'ordre de l'Univers,
Et dans l'infinité de tant d'aſtres divers,
Découvre à ſes regards le Globe de la terre.
Auſſi prompt que les vents ou les feux du Tonnerre,
Le Prince des Enfers vole aux terreſtres bords,
L'ardeur de ſe venger ranime ſes efforts;
L'eſpoir de perdre l'homme, & le flate, & l'agite,
Mais il voit les dangers du projet qu'il médite;
Son immortalité que le Ciel offenſé
Lui laiſſa pour punir ſon orgueil inſenſé,
Preſente à ſa mémoire une image effrayante:
Il gémit du paſſé, l'avenir l'épouvante;
Au moment déciſif la crainte, la fureur,
Le doute, le remords s'emparent de ſon cœur:
Sur lui-même il revient: tels on voit ſur la terre
Frémir & reculer les foudres de la guerre,
A l'inſtant où leur feu part & porte la mort.

Il voit Eden, l'admire, & déplore fon fort ;
D'un air fombre & jaloux élevant fa paupiére,
Vers l'aftre qui répand en tous lieux la lumiére,
Après de longs foupirs, il éclate en ces mots:

O toi ! qui de la nuit fais pâlir les flambeaux,
Qui de cet Univers paroît l'Etre fuprême;
Au-deffus de ta fphére, & plus grand que toi-même,
Jadis de ta fplendeur j'euffe éclipfé les traits:
Soleil, qui m'éblouis, je t'admire & te hais ;
Que ton éclat me bleffe ! il peint à ma mémoire
Le trifte fouvenir de ma premiére gloire,
Et l'abîme de maux creufé par mes fureurs :
L'ambition caufa mon crime & mes malheurs ;
Sur des êtres parfaits régnant par mon effence,
Je voulus de Dieu même égaler la puiffance,
Et brifer les liens d'un éternel devoir ;
Remercier fans ceffe, & toujours recevoir !
Quel fardeau rigoureux ! quel efclavage extrême :
Si ce Dieu m'eût créé moins femblable à lui-même,
Moins en proïe à l'orgueil qui dévore mon cœur,
Je jouirois encor de mon premier bonheur.

Ah ! maudiſſons plutôt ma volonté funeſte ;
Qui choiſit un parti qu'en ſecret je déteſte ;
Que n'ai-je en ſa naiſſance étouffé ce deſſein !
Pour moi tout eſt l'enfer, l'enfer eſt dans mon ſein ;
D'affreux mugiſſemens toujours s'y font entendre ?
De l'horreur qui me ſuit je ne puis me défendre :
Pour éviter mes maux ; je fais de vains efforts ;
Mon cœur eſt déchiré de haine & de remords.
Le Souverain des Cieux ne peut-il plus m'abſoudre ?
A fléchir ſon courroux ne puis-je me réſoudre ?
L'orgueil me le défend, que diroient ces Eſprits ;
Que par un vain eſpoir mon adreſſe a ſurpris ?
Pour me les aſſervir, je leur oſai promettre
De triompher du Dieu qui vouloit les ſoumettre ;
Leurs yeux avec envie admirent ma grandeur ;
Ah ! qu'ils pénétrent peu le trouble de mon cœur.
Élevé ſur le Trône, & ceint du Diadême,
Je n'ai rien d'éminent que mon ſuplice extrême,
(Des cœurs ambitieux tels ſont les maux ſecrets :)
N'importe : ſans fléchir pourſuivons nos projets ;
Quand le Ciel apaiſé me rendroit ma puiſſance,
Je reprendrois ſoudain l'eſpoir de la vengeance ;

Mon

Mon reſpect ſeroit feint, ainſi que mes ſermens;
En eſt-il de ſacrés au milieu des tourmens?
Rien ne peut adoucir la douleur qui m'accable:
Renonçons à la Paix, ma haine eſt implacable;
Vainement j'offrirois des hommages trompeurs,
Dieu voit dans l'avenir & lit au fond des cœurs.
Étouffons nos remords, & montrons-nous ſans feinte:
En perdant l'eſpérance, on perd auſſi la crainte:
Le bien m'eſt interdit, que le mal ſoit mon bien;
Peut-être mon Empire égalera le tien,
Tiran. Je ſoumettrai l'homme & ce nouveau Monde;
Sur le crime & la mort que mon Régne ſe fonde.
Il dit; mais de ſon cœur les ſentimens ſecrets,
Tour à tour malgré lui ſe peignent dans ſes traits.
L'Inventeur de la fraude, errant ſans défiance,
Laiſſe trop éclater l'ardeur de ſa vengeance;
Du ſéjour lumineux obſervant ſon maintien,
Uriel l'aperçoit ſur le Mont Syrien,
Et ne reconnoît plus dans ſes regards funeſtes,
La Paix & la douceur des ſubſtances céleſtes,
Il ſuit de l'œil ſes pas, & voit l'Ange odieux,
Diriger vers Eden ſon vol audacieux.

Fin du Chant premier.

ARGUMENT
DU
CHANT SECOND.

DESCRIPTION du Paradis Terrestre. Satan y pénétre, & transformé en Vautour, se perche sur un arbre : il aperçoit Adam & Eve : leur beauté & leur bonheur l'étonnent : il les écoute : il aprend qu'il leur est défendu de manger du fruit de l'Arbre de la Science : il fonde le succès de son projet sur l'espoir de leur faire transgresser cette Loi. L'Ange qui préside au Soleil avertit Gabriel, à qui la garde du Paradis est confiée, qu'il y est entré un Esprit pervers : Gabriël promet de le trouver. Entretien d'Adam & d'Eve en se retirant à la fin du jour sous leur Berceau : Description de ce lieu délicieux. Gabriël envoye des Anges pour y veiller : ils découvrent près de l'oreille d'Eve l'ennemi occupé à la tenter en songe : ils l'entourent : la frayeur le saisit : il s'enfuit du Paradis.



LE PARADIS TERRESTRE.

CHANT SECOND.

DANS les champs où l'Euphrate, éloigné de sa source,
Abandonne le Tigre, & le joint dans sa course,
Se presentent d'Eden les Jardins enchantés ;
Là, d'un premier Printems tout offre les beautés ;

Des Cédres, des Palmiers élevés jufqu'aux nues,
De ce féjour charmant forment les avenues.
Sur l'or & les Saphirs ferpentent les ruiffeaux,
Et dans les prés naiffans bondiffent les troupeaux;
Aux aproches du loup l'Agneau paroît fans crainte,
Le Tigre eft fans fureur, & le Renard fans feinte,
Les arbres font chargés & de fruits & de fleurs,
De l'Iris leur mêlange imite les couleurs :
Tel eft l'heureux Empire où vit dans l'innocence
Le premier des humains au fein de l'abondance,
Chaque pas le conduit à de nouveaux plaifirs,
L'air pur n'eft agité que par les doux Zéphirs.
Ils embaument les airs, & leurs aîles legéres
Y portent les Parfums des terres étrangéres :
Satan même eût fenti fes tourmens s'y calmer,
Mais dans le défefpoir rien ne fçauroit charmer.
Animé par la haine & guidé par le crime,
D'une haute montagne abandonnant la cime,
Il s'abat dans Eden, comme un Loup raviffeur
S'élance fur fa proye, & trompe le Pafteur.

A peine de ces lieux il franchit la barriére,
Qu'il aperçoit un arbre offrant fa tête altiére
Il y fixe les yeux, fe transforme en Vautour,
Y vole, & du fommet contemple ce féjour.

Tous les biens qu'il produit joints à tant de délices,
Pour l'Eſprit infernal ſont autant de ſuplices.
Entre tous les objets vivans dans ces beaux lieux,
Deux Êtres diſtingués frapent ſur-tout ſes yeux;
Dans le noble maintien de leur nudité pure,
Ils paroiſſent les Rois de toute la Nature.
Les charmes, les vertus & la félicité
Entr'eux ſont partagés, mais non l'autorité;
Leur ſexe eſt différent, ainſi que leur puiſſance:
L'un tient l'autre ſoumis à ſon obéïſſance:
Adam unit la force à la beauté des traits,
Eve joint la douceur aux plus brillans attraits.
Les Zéphirs careſſant ſes treſſes voltigeantes,
En font ſouvent un voile à ſes graces naiſſantes:
Non qu'elle veuille aux yeux dérober tant d'apas;
Son ame de la honte ignore l'embarras;
Doit-on rougir des dons que nous fait la Nature?
Effrayant deshonneur né d'une ſource impure,
Tiran de nos plaiſirs, tu portes dans le cœur
Le trouble, les remords, la honte & la terreur.

Ce couple fortuné, créé dans l'innocence,
Sans voile aux yeux de Dieu n'en craint point la preſence.

A l'ombre d'un berceau rafraîchi par les eaux,
Ils vont se délasser de leurs legers travaux,
Leurs jardins n'éxigeoient que les soins nécessaires
Pour goûter le repos & des mets salutaires;
Sur des bancs de gazon ornés de mille fleurs,
Les arbres leur portoient des fruits & des odeurs.
Leur suc les rassasie, & dans l'écorce dure,
Ils puisent pour la soif une eau legére & pure;
Le soûrire enchanteur, les entretiens charmans,
Tout ce qu'Amour inspire à de jeunes Amans,
Seuls habitans du monde, & vivans sans allarmes,
Achevent d'embellir ce repas plein de charmes.

Le Monarque infernal, témoin de leur bonheur,
Frapé de tant d'attraits, mais saisi de fureur,
Cherchant en ce séjour ouvert à sa vengeance,
Les moyens les plus prompts d'étendre sa puissance,
Sous des traits déguisés se joint aux animaux
Qui près de ces Amans paissent au bord des eaux.
La voix de l'Homme alors vint lui fraper l'oreille,
A ce son inconnu son ardeur se réveille.

Eve, disoit Adam, tout prévient nos desirs:

Toi ſeul ici conçois, & reſſens mes plaiſirs;
Des biens dont je jouis le plus cher eſt toi-même,
Un ſeul m'eſt interdit par une loi ſuprême:
Près de l'arbre de vie, au centre de ces lieux,
L'Arbre de la Science eſt offert à nos yeux;
Mais quiconque oſera goûter ſon fruit perfide,
Répandra dans ſon ſang un venin homicide.
Loin de blâmer l'Arrêt que Dieu même a dicté,
Occupons-nous ſans ceſſe à benir ſa bonté;
Que nos mains & nos cœurs à ſes ordres dociles,
Se faſſent un devoir d'embellir ces aziles:
Le travail le plus rude avec toi ſeroit doux,

Eve en l'interrompant, s'écria: Tendre époux,
Je ſuis ton bien, mon être eſt pris de ton eſſence,
Pour toi ſeul en ces lieux j'ai reçu l'éxiſtence,
J'aprouve tes conſeils & tes ſoins précieux:
Reſpectons les decrets du Souverain des Cieux.
J'admire en ſes préſens ſa puiſſance immortelle,
De lui je te reçus pour mon guide fidèle;
Ce don, cher à mon cœur, ce bienfait éclatant,
De mon premier réveil me peint toujours l'inſtant.

Les rayons du Soleil commençoient à paroître :
Sans ſçavoir qui j'étois, ni qui me donna l'être,
Je me trouvai couchée à l'ombre ſur des fleurs ;
Pour peindre ma ſurpriſe il n'eſt point de couleurs.
De ces champs émaillés admirant la verdure,
D'un ruiſſeau près de moi j'entendis le murmure.
L'onde qui ſerpentoit d'un mouvement égal,
Par ſa ſurface unie imitoit le criſtal.
Incertaine, j'y cours, j'aperçois le rivage,
D'un autre Ciel les eaux me preſentent l'image ;
J'aproche, je me panche, & vois dans le moment
Une figure au ſein du liquide élément,
Se pancher comme moi, ſur moi fixer la vue.
Je recule à l'aſpect d'une forme inconnue :
Elle recule auſſi ; le charme de ſes traits
Me raméne bien-tôt pour la voir de plus près ;
Au même inſtant vers moi ſes pas la ramenérent ;
L'un ſur l'autre nos yeux enchantés ſe fixérent,
Un vain deſir formé pour un objet ſi beau :
Me retiendroit encor aux bords de ce ruiſſeau ;
Mais un ſon éclatant vint fraper mon oreille,
L'air me rendit ces mots : Cette rare merveille

Paroît & diſparoît de cette onde avec toi.
C'eſt toi, ce ſont tes traits, dans ces jardins ſuis-moi,
Tes yeux vont découvrir ſous ce naiſſant feuillage
L'objet dont tu parois la véritable image ;
Cet objet eſt réel, avec raviſſement
Il recevra ta joïe & ton empreſſement ;
Vous ſerez à jamais tous deux inſéparables ;
Il ſortira de vous des races innombrables,
Belle Eve, tu ſeras mere du genre-humain.
Rien alors ne fixoit mon eſprit incertain :
J'abandonnai mon ſort à mon guide inviſible,
Il me mena vers toi ſous cette ombre paiſible ;
Ta beauté, ton air noble enchantérent mes yeux ;
Mais l'objet que les eaux m'avoient peint en ces lieux
M'avoit paru plus doux, plus ſéduiſant, plus tendre !
Je voulus t'éviter, ta voix ſe fit entendre :
Arrête, me dis-tu, réponds à mes accens,
De nos ſecrets liens connois les nœuds puiſſans ;
Ton être fut formé de ma propre ſubſtance,
Dans tes veines mon ſang coule dès ta naiſſance ;
Tu ſors de mon côté, ſois toujours près de moi ;
Mon bonheur, mes plaiſirs doivent naître de toi.

J'ai compté que ma vie attachée à la tienne,
Trouveroit dans ton ame une part de la mienne:
Je la reclame en toi, viens embellir mes jours,
A ton autre moitié rejoins-toi pour toujours;
Tu me faisis la main, devois-je me défendre?
Mon ame commençoit dès ce jour à comprendre
Que la beauté, la grace & la douceur des traits
Ne sont pas des humains les dons les plus parfaits.

Eve en disant ces mots embellis par ses charmes,
Ignore que contr'elle on prépare des armes,
Le feu pur de son cœur par l'amour enflamé,
Animant ses regards, y paroît exprimé,
Et son bras s'apuyant sur l'objet qui l'enchante,
Découvre les trésors de sa beauté naissante:
L'éclat n'en est caché que par ses blonds cheveux.
Adam, dans les transports de son cœur amoureux,
Admire tant d'apas & tant d'obéïssance;
Ébloui des attraits qu'il voit en sa puissance,
Son silence & sa joïe expriment son amour.

D'un œil triste & jaloux, le Roi du noir séjour
Sous son déguisement de près les considére,

Et ſon cœur en ces mots exhale ſa colére :
Haïſſables objets : quoi ! je vois dans vos feux
Plus de bonheur qu'Eden n'en preſente à vos vœux ?
Et moi dans les horreurs d'une priſon horrible,
A la joïe, à l'amour, demeure inacceſſible,
Je languis en formant d'inutiles deſirs.
Ce ſouvenir affreux accroît mes déplaiſirs ;
Mais rapelons l'arrêt qu'ici je viens d'entendre ;
Le ſçavoir eſt un bien qu'on voulut leur défendre :
Seroit-ce là le gage & l'apui de leur foi ?
Que ces vains fondemens s'écroulent devant moi.
Excitons dans leurs cœurs la ſoif de la ſcience.
Avides d'acquérir la ſuprême puiſſance,
Ils goûteront le fruit qui leur eſt défendu,
Alors, ainſi que moi, l'homme ſera perdu.
Dans cet eſpoir cherchons ſous une forme feinte,
S'il n'eſt point quelqu'eſprit caché dans cette enceinte,
Qui vers l'arbre fatal guide mes pas errans :
Couple heureux ! jouiſſez, profitez de ce tems,
Bien-tôt je vous rejoins ; à ces jours de délices
Succéderont ſans fin les plus cruels ſuplices.

La haine en ce moment embraſe ſes eſprits.
Il détourne ſes pas circonſpects, mais hardis,
Et parcourt les forêts, les montagnes, les plaines,
Juſqu'aux lieux où les eaux ont des bornes certaines.

L'aſtre brillant du jour ſe plongeoit dans les mers:
Ses obliques rayons, en traverſant les airs,
A l'Orient d'Eden preſentent à la vuë
Un roc, dont le ſommet ſe cache dans la nuë;
Sur ces lieux eſcarpés que défend Gabriël,
Un rayon du Soleil conduiſit Uriel;
Telles ſont ces lueurs en étoiles formées,
Promenant dans la nuit leurs vapeurs enflamées.
Le céleſte habitant du ſéjour radieux
Avertit par ces mots les Miniſtres des Cieux:
Un Eſprit eſt entré dans ce paiſible Empire,
Ses regards ont trahi la fureur qui l'inſpire:
Suivez cet ennemi, tel eſt l'ordre du Ciel.

S'il ſe cache en ces lieux, lui répond Gabriël,
Il ne peut éviter ma garde vigilante.

Sur le même rayon de lumiére éclatante,

En finiſſant ces mots, il voit le Chérubin
Vers la mer Atlantique incliner ſon chemin.

Les Oiſeaux de leur chant ſuſpendent l'harmonie;
Et déja les troupeaux négligent la prairie;
En peignant les objets de ſes ſombres couleurs,
L'ombre du Crépuſcule apaiſe les chaleurs;
Bien-tôt la nuit aproche en déployant ſes voiles,
Heſpérus * ſur ſes pas améne les Étoiles:
Et l'Aſtre ** dont le cours jadis régla les ans,
Dans les airs ténébreux répand ſes traits brillans.

Chére Eve, dit Adam, en ces inſtans tranquiles,
Les Êtres animés rentrent dans leurs aſiles,
Le travail a ſon tems ainſi que le ſommeil;
Abandonnons nos ſoins, & demain au réveil,
De cette onde rapide en détournant la ſource,
Dans ces fertiles prés nous réglerons ſa courſe;
Mais ſur nous le ſommeil verſe ſes doux pavots,
La nature le veut, livrons-nous au repos.

---

* *L'Etoile du ſoir.*

** *Les Egyptiens & les Hébreux comptoient leurs années par le cours de la Lune, ce qu'on apeloit années Lunaires.*

La Mere des humains dit d'une voix touchante :
Cher Epoux, en tout tems à tes vœux complaiſante,
Je ne ſçais qu'obéïr, de Dieu telle eſt la loi ;
Tu tiens de lui ta régle, Eve la prend de toi.
Avec toi tout me charme en ces belles demeures ;
J'oublie, en te parlant, les ſaiſons & les heures ;
Mais le frais du matin, le lever du Soleil,
Les concerts des Oiſeaux annonçant leur réveil,
Les fruits encor brillans des larmes de l'Aurore,
Le parfum de ces fleurs que nous voyons éclore,
L'air pur de ce beau ſoir, le ſilence, la nuit,
La Lune dont l'éclat nous charme & nous conduit,
Les yeux du Firmament, & leur céleſte flame,
Sans toi n'ont rien de doux, rien qui plaiſe à mon ame ;
Mais pourquoi dans les Cieux tant de flambeaux épars,
Tandis que le ſommeil en prive nos regards ?

Tes diſcours enchanteurs & remplis de ſageſſe,
De mon cœur, dit Adam, augmentent la tendreſſe :
Je voudrois contenter tes deſirs curieux ;
Ces Aſtres que le jour éclipſoit à nos yeux,
S'élevant par dégrés ſur la terre & ſur l'onde,
Au défaut du Soleil ſont les flambeaux du Monde ;

Quand nos yeux ſont fermés, ils charment les regards
Des céleſtes Eſprits qui gardent nos remparts.
En célébrant le Dieu qui renferme en lui-même
L'ordre de la nature & le bonheur ſuprême,
Tu ſçais que jour & nuit dans de brillans concerts,
Leurs accens réunis font retentir les airs.

En converſant ainſi, ce couple aimable & tendre,
Au berceau de l'Hymen s'empreſſe de ſe rendre;
Le Créateur choiſit pour enchanter leurs ſens,
Ce lieu que la Nature orna de ſes préſens.
Le mirthe entrelaſſé dans l'oranger fertile,
En parfumant les airs ombrage cet aſile;
Les zéphirs en ſilence y flatent les ormeaux,
Sur le ſable ſans bruit ſerpentent les ruiſſeaux;
Nul inſecte importun n'oſeroit y paroître,
De loin les animaux y reſpectent leur Maître,
Et jamais le ſommeil n'y craint l'éclat du jour:
Des plus brillantes fleurs Eve dans ce ſéjour
De ſon lit nuptial émaille la verdure:
Ses graces, ſes apas (ſon unique parure)

Par ſes ſoins amoureux ſont encor embellis ;
Son teint ternit l'éclat des Roſes & des Lis.

Ces Epoux de leur voix uniſſant l'harmonie,
Exaltent les bienfaits de l'eſſence infinie :
Les Autels ne ſont point garands de leurs ſermens :
Sans connoître le trouble & les déguiſemens,
Jouiſſant des tranſports d'une heureuſe innocence,
Eve aux deſirs d'Adam ſe livre ſans défenſe :
De leurs tendres amours rien n'altére les feux :
Du lien conjugal le Ciel ſerra les nœuds :
L'homme en poſſéde ſeul la félicité pure ;
Ses ſages Loix ont mis l'ordre dans la Nature,
De là les tendres noms & de Pere & de Fils ;
Les charmes de ſes nœuds rempliſſent mes écrits :
Puiſſent-ils des Epoux rendre le cœur fidèle !
Tendre Himen ! du bonheur ſource perpétuelle,
L'amour trouve chez toi ſes traits doux & conſtans :
Il allume à tes feux ſes flambeaux éclatans,
Et ſe plaît à régner ſous ton durable Empire,
Non dans les yeux trompeurs & l'attrayant ſoûrire
Des objets dangereux qui vendent leurs apas,
Qui feignant des tranſports que leur cœur ne ſent pas,

Se

Se livrent ſans deſirs, & ſe pâment ſans joïe;
De leur art ſéducteur l'Amant rendu la proïe,
Dans ſa folâtre yvreſſe adore des attraits
Qu'il mépriſe, & promet de ne revoir jamais:
L'Amour fuit les cœurs faux, intéreſſés, volages.

Couchés nuds ſur des fleurs, à l'ombre des feuillages,
Les bras entrelaſſés, les deux jeunes Epoux
S'endorment aux concerts des Roſſignols jaloux,
Les Roſes ſur leur lit pleuvent en abondance,
A mille autres le jour donne bien-tôt naiſſance.
Couple heureux! pour garder un ſi parfait bonheur,
Du deſir de ſçavoir préſervez votre cœur.

La nuit avoit rempli la moitié de ſa courſe,
Du Pôle du Midi juſqu'au cercle de l'Ourſe,
Conſervant dans Eden leurs rangs accoutumés,
Les brillans Chérubins ſe preſentent armés;
Gabriël à leurs Chefs en ces termes s'adreſſe:

Dans ces bois enchantés, Anges, veillez ſans ceſſe.
Tandis que ces Amans ſe livrent au repos,
D'un ennemi ſecret prévenez les complots.

Auſſi prompts que les feux qui ſortent d'un nuage,
Les Anges empreſſés volent vers cet ombrage;
L'Impoſteur, ſous les traits d'un Reptile * odieux,
Eſt le premier objet qui paroît à leurs yeux,
Près de l'oreille d'Eve il lui paignoit en ſonge
Les Fantômes flateurs qu'enfanta le Menſonge;
Il ſçavoit que de là naiſſent les vains deſirs,
Le fol eſpoir, l'ennui, les cruels déplaiſirs.

Le faux ne ſoutient point l'œil d'un Être céleſte;
Un Ange de ſon dard atteint l'Eſprit funeſte;
Il s'élance en quittant ſon vil déguiſement,
Tel qu'un amas de poudre enflamé bruſquement,
Dont les feux réſervés pour d'horribles batailles,
S'échapent dans les airs, & briſent les murailles.

Étonnés à l'aſpect de l'Ennemi des Cieux,
Mais ne redoutant point ſes deſſeins furieux,
Les bataillons brillans environnent la plaine,
Où ce traître ſurpris croit ſa perte certaine.

---

* *Satan avoit pris la figure d'un Crapaud.*

Dans le centre des rangs, quoique saisi d'horreur,
Il voile un trouble affreux sous un calme trompeur.
Comme le Ténériffe & l'Atlas immuable,
Élevant jusqu'aux Cieux son front inébranlable,
Il porte la terreur sur son casque guerrier,
Son bras paroît armé d'un vaste bouclier;
De son cœur orgueilleux rien n'abat le courage;
Mais sans espoir de vaincre, étouffé par la rage,
Tel qu'un Coursier fougueux retenu par son mords,
Il bat la terre, écume; après de vains efforts
On voit enfin fléchir sa valeur intrépide;
Pour cacher sa frayeur, il prend un vol rapide,
S'éleve dans les airs, menace, tremble, fuit,
Emportant avec lui les ombres de la nuit.

Fin du second Chant.

ARGUMENT

DU

CHANT TROISIÉME.

EVE raconte à Adam un ſonge qui l'a effrayée pendant la nuit. Son Époux la conſole : ils font leur priére à Dieu, qui envoye Raphaël avertir l'homme de faire un bon uſage de ſa liberté, & d'être en garde contre les artifices du Tentateur. Arrivée de l'Ange dans le Paradis Terreſtre. Adam va au-devant de lui, & l'invite à ſe repoſer à l'ombre de ſon Berceau.



LE PARADIS TERRESTRE.

CHANT TROISIÉME.

L'AMANTE de Tithon en répandant des larmes,
A peine eut embelli l'Orient par ſes charmes,
Qu'Adam ouvre les yeux après un doux ſommeil;
e calme de ſon cœur ne craint point le réveil:

Des habitans de l'air il entend le ramage,
Et le vent du matin agitant le feuillage;
Mais il eſt étonné que l'aproche du jour
N'éveille point encor l'objet de ſon amour;
Les cheveux d'Éve épars, la rougeur qui l'enflame,
Peignent dans ſon ſommeil le trouble de ſon ame.
Adam, ſaiſi de crainte, & d'amour tranſporté,
De ſa charmante Épouſe admire la beauté.
Le réveil, le repos, tout lui prête des charmes,
Tant d'apas réunis ſuſpendent ſes allarmes;
Il lui ſerre la main en modérant ſes feux,
Et ſa voix imitant le Zéphire amoureux,
Qui murmure de joïe aux aproches de Flore,
Fait entendre ces mots à celle qu'il adore:

Chére Éve, don des Cieux, ſource des vrais plaiſirs,
Objet toujours nouveau de mes tendres deſirs,
Éveille-toi: l'aurore à nos ſoins nous rapelle;
La verdure a repris une fraîcheur nouvelle;
L'onde joint ſon murmure aux concerts des oiſeaux;
Mille naiſſantes fleurs ornent ces arbriſſeaux;
L'abeille en vient puiſer la liqueur la plus pure;
Nous perdons le moment d'admirer la Nature,
Et les heureux ſuccès de nos ſoins aſſidus.
Il dit: Éve l'embraſſe ouvrant ſes yeux émus,

Et lui tient ce discours d'un ton craintif & tendre :
Que mon cœur est ravi de te voir, de t'entendre !
Les erreurs du sommeil m'ont souvent retracé
Nos amoureux projets, notre bonheur passé.
Cette nuit, Dieu puissant ! (Ah ! quel funeste songe !)
Est-ce une vérité ? Seroit-ce un vain mensonge ?
Quel trouble s'est mêlé dans mes sens assoupis !
Le son d'une voix douce a frapé mes esprits ;
Il me sembloit t'entendre : Éve, viens, disoit-elle,
Ne perds point une nuit & si fraîche & si belle :
Ces Astres que tu vois brillent pour t'éclairer ;
Ce sont les yeux du Ciel ouverts pour t'admirer.
Tandis que le sommeil te cache leur lumiére,
Ils parcourent en vain la céleste carriére.
A ces mots je me léve, & crois suivre tes pas ;
Je cours en te cherchant, ton ombre fuit mes bras.
Seule dans ces forêts je dirige ma route,
Vers l'arbre défendu que j'admire & redoute.
Les flambeaux de la nuit, le trouble de mes sens,
M'en font paroître encor les fruits plus ravissans.
Soudain à mes regards il se presente un Être
Semblable aux purs Esprits qu'ici l'on voit paroître,

Les Zéphirs agitoient ſes cheveux parfumés ;
Sur l'arbre défendu fixant ſes yeux charmés :
Depuis long-tems, dit-il, après toi je ſoupire :
Qui pourroit me priver d'un bien que je deſire ?
Il s'avance, & bien-tôt d'un téméraire bras,
Atteint le fruit fatal qui cauſe le trépas ;
Il le goûte ſans crainte ; ô funeſte entrepriſe !
Tandis que ma terreur égale ma ſurpriſe ;
Dans ſa joïe il s'écrie : Arbre myſtérieux !
Tes dons ainſi ravis, m'en ſont plus précieux ;
Ne ſerois-tu créé que pour l'Être ſuprême ?
Tu ſçais élever l'homme au degré de Dieu même :
Plus on peut partager la ſource du bonheur,
Plus on donne de gloire à ſon premier Auteur.
Ève, pourſuivit-il, Souveraine du monde,
Pour recueillir ces biens, que ta main me ſeconde ;
En transformant ton Être, en t'élevant aux Cieux,
Ils rendront ton deſtin égal au ſort des Dieux.
A ce diſcours flateur, ſoudain l'Eſprit céleſte
Sur mes lévres porta le fruit doux & funeſte ;
Qu'il me parut exquis ! Mon ame au même inſtant
Sentit pour ce ſeul fruit un deſir trop conſtant.

Auſſi-tôt dans les airs je me crus tranſportée,
Avec l'Eſprit céleſte au Ciel déja montée ;
Tandis que mes regards admiroient l'Univers,
Mon guide diſparut, je retombai des airs ;
Un ſommeil plus profond calma mon ame émue.
Quel charme ! A mon réveil, Adam s'offre à ma vue,
Et les nouveaux objets qui m'ont troublé les ſens,
Sont des ſonges legers enlevés par les vents.

O moitié de moi-même, & la plus accomplie !
Je ſens, dit-il, l'effroi dont ton ame eſt remplie :
Ces Fantômes confus inſpirent la terreur ;
Auroient-ils pour principe une coupable erreur ?
Non : d'un deſſein pervers la ſubite aparence
De ton cœur créé pur n'a pû prendre naiſſance :
Aprens que dans notre ame il eſt divers reſſorts
Soumis à la raiſon qui régle leurs accords :
L'imagination au ſecond rang placée,
Par l'organe des ſens engendre la penſée :
Des objets différens elle ſe peint les traits ;
La raiſon les efface, ou les rend plus parfaits ;
De là le jugement naît avec la ſcience :

L'homme dans le ſommeil privé de connoiſſance,
Eſt en proïe aux erreurs que lui dictent les ſens ;
De la vérité même ils prennent les accens :
Les bizarres portraits, & les vrais aſſemblages,
Dont la mémoire prompte offre alors les images,
Naiſſent des traits récens gravés dans le cerveau.
De nos derniers diſcours ton ſonge eſt le tableau ;
Mais d'étranges couleurs en chargent la peinture.
Pour un mal à venir, n'en tire point d'augure.
Non : ſans la volonté rien ne corrompt le cœur.
D'un crime qu'en dormant tu vis avec horreur ;
En veillant ton Eſprit n'eût point été complice.
Je te connois, belle Éve, & je te rends juſtice,
Que ce nuage obſcur ne couvre plus tes yeux,
Reprens ton air ſerein, jouis de ces beaux lieux,
Retournons cultiver nos fertiles campagnes :
Déja le jour paroît au ſommet des montagnes ;
L'Étoile du matin fuit l'éclat du Soleil ;
Nos troupeaux par leurs cris annoncent leur réveil,
Et des plus doux parfums pour exhaler l'eſſence,
La Jonquille & le Mirthe attendent ta preſence.

Dans un profond ſilence, Éve en verſant des pleurs,

A ces mots consolans sent calmer ses frayeurs ;
Le trouble de son ame avoit terni ses charmes ;
Les lévres d'un époux recueillirent ses larmes :
Dans leurs embrassemens leur crainte s'éclipsa ;
Et ce couple parfait dans les champs s'avança.
Tandis qu'ils descendoient dans un vallon champêtre,
Ils voyoient sur leurs pas l'émail des prés renaître,
Les reptiles déja chercher l'ombre des bois,
Et les Monstres soumis accourir à leur voix.
Les dons du Créateur leurs inspirent sans cesse
De nouveaux sentimens d'amour & d'allégresse.
Leurs accens réunis, variés sans efforts,
Des plus brillans concerts surpassent les accords.

A peine le Soleil commençoit sa carriére,
Que du fond de leur cœur s'élance leur priére :
O suprême Moteur de ce vaste Univers !
Quel être peut compter tes ouvrages divers ?
Ta grandeur, ta bonté passent nos connoissances ;
Chantez, Esprits du Ciel, souveraines Puissances,
Il convient à vos voix d'éxalter l'Éternel ;
Avec vous rendons-lui ce devoir solemnel :

Aſtres, Cieux, Élémens, par un accord fidèle,
Célébrez la ſplendeur de ſa gloire immortelle.
Vous, habitans des airs, de la terre & des eaux,
Vous êtes les témoins de nos tranſports nouveaux:
Échos, vous répétez chaque jour nos hommages:
Grand Dieu! peins dans nos cœurs les plus pures images,
Daigne en bannir l'erreur que le ſommeil produit;
Comme le jour éteint les flambeaux de la nuit.
Leur priére toucha le Souverain des Êtres.
Tandis qu'ils s'occupoient ſous l'ombrage des hêtres:
Pars, dit-il, Raphaël, répons aux vœux d'Adam:
Aprens-lui les deſſeins de l'orgueilleux Satan;
De ſa félicité retrace-lui l'image;
De ſa libre raiſon qu'il ſonge à faire uſage:
Muni de tes conſeils, s'il tranſgreſſe mes loix,
Qu'il n'impute ſes maux qu'à ſon funeſte choix.

L'Archange, en traverſant les céleſtes cohortes:
Voit à l'inſtant du Ciel s'ouvrir les vaſtes portes.
Aucun nuage épais ne lui borne les yeux;
La terre lui paroît un globe radieux:
Telle ſemble la Lune en la voûte étoilée,

A travers l'œil perçant qu'inventa Galilée.
Inſtruit des volontés de l'Être ſouverain ;
Par la pleine des airs le brillant Séraphin,
De la Garde Angélique ayant reçu l'hommage,
Auſſi vîte qu'un trait vole vers le rivage,
Où l'Épouſe d'Adam préparoit avec ſoin
Divers fruits dont ſon goût chériſſoit le beſoin.

Le Pere des humains s'écria : Charmante Éve,
Hâte-toi, que ta vue à l'Orient s'éleve ;
Vois près de nos remparts cet objet éclatant ;
Il ſemble que l'Aurore y renaiſſe à l'inſtant :
Sans doute il vient des Cieux chargé d'un grand meſſage :
Il daignera, peut-être, entrer ſous cet ombrage :
Choiſis dans tes parfums l'encens le plus exquis ;
Au céleſte étranger ces treſors ſont acquis :
Ils nous viennent du Ciel ; aprens de la nature
A prodiguer des biens qu'elle offre ſans meſure.
Oüi, cher époux, dit-elle, aſſemblons en ce jour
Les fleurs que les ſaiſons nous donnent tour-à-tour.
Tandis qu'elle en formoit l'agréable mêlange,
Le premier des humains s'avance ſeul vers l'Ange.

L'éclat que votre aſpect répand en ces beaux lieux,
Nous annonce, dit-il, un habitant des Cieux;
Daignant abandonner l'orbe qui les enſerre,
Voudrez-vous un inſtant demeurer ſur la terre,
Et choiſir cet abri contre l'ardeur du jour ?
Les deux ſeuls habitans de ce vaſte ſéjour,
De leurs biens à vos pieds répandront l'abondance.

L'Envoyé du Très-Haut rompt ainſi le ſilence:
Homme chéri du Ciel, dans ces champs conduis-moi;
Tout y charme les ſens, & fléchit ſous ta loi.
Juſqu'au déclin du jour y bornant ma carriére,
A ta raiſon mon ame offrira ſa lumiére;
Nos regards plus perçans embraſſent plus d'objets.
Il ſe trouve à ces mots à l'ombre des boſquets:
Et dans ces lieux ornés des préſens de Pomone,
Où Flore raſſembloit le Printems & l'Automne,
La premiére Beauté, ſource du genre-humain,
Se préſente ſans voile aux yeux du Séraphin;
Éve de l'innocence ayant l'heureux partage,
Ne ſent point par la honte enflamer ſon viſage.
De ſes mains Raphaël, dans ces bois enchanteurs,
Eſt parfumé d'encens & couronné de fleurs.

Le Ciel en ce moment l'eût-il jugé coupable,
De ſentir de l'amour le trait inévitable ?
Mais les ſens modérés des céleſtes Eſprits,
Par un trouble imprévu ne ſont jamais ſurpris.

Fin du troiſiéme Chant.

ARGUMENT

DU

CHANT QUATRIÉME.

RAPHAEL aprend à Adam que l'Ennemi qui a juré ſa perte, eſt le même Satan qui entraîna une partie des légions du Ciel dans la révolte. Hiſtoire de cette révolte. Entretiens de l'Ange avec Adam ſur l'origine du monde. Adam raconte ce qui s'eſt paſſé depuis ſa création : comment Dieu lui donna une compagne, & leur premiére entrevue : l'Ange le quitte, & retourne au Ciel.



LE PARADIS TERRESTRE.

CHANT QUATRIÉME.

A L'OMBRE des Palmiers, dans une paix profonde,
Adam avec l'Archange assis aux bords de l'onde,
Ne pouvant contenir ses desirs curieux,
Ose l'interroger sur les secrets des Cieux.

Il voudroit de ſon être aprofondir l'eſſence,
Concevoir des Eſprits la pure intelligence;
Et de ſon Créateur pénétrer les projets.

Sois fidèle, dit l'Ange, à ſes ſages decrets.
L'homme fait pour joüir n'eſt point né pour connoître;
Un ſeul Être parfait à tout a donné l'être;
De tout il eſt la fin, & l'objet, & l'Auteur:
Que toujours ſon amour préſide dans ton cœur.
Tu fus créé ſans tache, & non incorruptible:
Tu ne ſuis point la loi d'un deſtin invincible;
La vertu perd ſon prix par la néceſſité,
Le mérite ne naît que de la liberté.
Les habitans du Ciel ont le même avantage:
Quelques-uns au Très-Haut refuſant leur hommage;
Furent du Firmament plongés dans les Enfers:
Aprens de leur deſtin l'éclat & les revers.

La chûte des Eſprits, leurs combats invincibles
A de terreſtres ſens deviendront-ils ſenſibles?
Comment te dévoiler les Miſtéres des Cieux?
Eſſayons cependant de tracer à tes yeux
Les ſubſtances du Ciel ſous des formes humaines.

Rien dans l'Éternité n'a d'époques certaines:

Avant que du néant ſortît cet Univers,
Le Monarque ſuprême élevé ſur les airs,
Aſſembla près de lui les Ordres Angéliques :
Vous voyez, leur dit-il, Puiſſances Séraphiques,
Mon Fils au haut des Cieux triomphant près de moi,
Je veux que tout ici fléchiſſe ſous ſa loi.
On ſe tut à cet ordre, on parut y ſouſcrire;
Mais un parti ſecret redoutoit cet Empire:
Le ſuperbe Satan oſa ſe déclarer.
Quoi! leur dit-il, Eſprits, voudrez-vous adorer
Un Être égal à nous en éclat, en puiſſance?
Qui pourroit nous ſoumettre à ſon obéïſſance?
Immortels comme lui, créés avant les tems,
Bravons le Ciel, les loix & les événemens;
Ranimons en nos cœurs l'ambition, la gloire,
Et riſquons de tomber en cherchant la victoire.

Il dit, & cet eſpoir porté de toutes parts,
Entraîne à la révolte, on ſuit ſes étendarts.
Un murmure ſemblable au roulement des ondes,
Des Cieux va retentir aux demeures profondes;
Le tumulte s'accroît : les Eſprits révoltés

Forment un bataillon égal de tous côtés ;
Et le Chef odieux des infidèles Anges
Donne l'ordre & conduit ſes nombreuſes Phalanges.

La diſcorde eut à peine excité leurs fureurs ;
Que l'Être qui voit tout, découvrant tant d'horreurs ,
Renverſe les projets de la troupe rebelle :
Il ordonne à ſon fils de s'avancer vers elle ,
D'armer ſon bras vengeur, & d'un ſeul de ſes traits ,
Du céleſte ſéjour les bannir à jamais.
Son Fils part à ſa voix, & plonge dans l'abîme
Ces brillans bataillons orgueilleux de leur crime.
Je retrace à regret ce moment plein d'horreur ;
Adam, que cet éxemple épouvante ton cœur.
Je viens pour t'avertir qu'un des Anges rebelles
Veut te ſéduire ici par des ruſes cruelles :
Sa fureur pour te perdre oſera tout tenter ;
Libre, tu peux te rendre, & tu peux réſiſter ;
Crains d'attirer ſur toi la céleſte vengeance.

Les deux premiers humains dans un profond ſilence,
De cet affreux recit reſtent long-tems ſurpris.
Malgré ſon trouble, Adam rapelle ſes eſprits ,

Son cœur eſt dévoré du deſir de connoître
Le tems qui précéda le jour qui le vit naître,
Et comment du cahos ſe forma l'Univers.
Tel eſt un voyageur dans de brûlans deſerts,
A peine a-t'il goûté l'eau qui le déſaltére,
Qu'au murmure attrayant de l'onde ſalutaire,
Il ſent renouveller ſa ſoif & ſon ardeur.
Sur les nouveaux deſirs qui naiſſent dans ſon cœur,
Adam au Séraphin en ces termes s'exprime:
Quel tribut peut payer l'inſtruction ſublime,
Que par l'ordre du Ciel nous recevons de vous!
Bornez-vous les faveurs que vous verſez ſur nous?
Ne daignerez-vous pas inſtruire nos oreilles
Du pouvoir qui créa la terre & ſes merveilles,
L'homme, les élémens, & les flambeaux des Cieux?

Comblons, dit Raphaël, tes deſirs curieux:
Autant qu'il m'eſt permis, j'y ſerai favorable;
Mais de parler de Dieu quelle bouche eſt capable?
Je vais t'en révéler ce qui peut te ſervir;
Que cette connoiſſance apaiſe ton deſir:
Il eſt aſſez d'objets qu'on te laiſſe à comprendre:

L'ame, ainſi que le corps, ne peut tout entreprendre.
L'excès des alimens en détruit les reſſorts.
Tu ſçais par mes recits qu'après de vains efforts,
Les Anges criminels cédérent la victoire.
Le Fils du Tout-puiſſant revint couvert de gloire,
Entouré des Eſprits fidèles à ſes loix ;
Bien-tôt de l'Éternel le Ciel entend la voix :
Sa ſeule volonté régle la deſtinée :
Ma puiſſance, dit-il, par nul être bornée,
Ignorant le hazard & la néceſſité,
Marque de l'Univers l'eſpace limité.
Ici pour remplacer cette troupe infidèle,
Créons un nouveau monde, une race nouvelle :
Terre, ſors du cahos, & nage dans les airs,
Lumiére, en un inſtant éclaire l'Univers ;
Que l'eau du Firmament de la mer ſe ſépare,
De verdure & de fruits que la terre ſe pare ;
Cieux, brillez, ornez-vous de globes lumineux,
Que les jours & les tems ſe diviſent par eux ;
Oiſeaux, rempliſſez l'air ; naiſſez, Peuples de l'Onde,
Qu'en divers animaux la terre ſoit féconde ;
Que l'homme éxiſte enfin, & ſoit créé parfait ;

Qu'il régne ſur ce monde : il dit, & tout fut fait.

Mes diſcours ont rempli le deſir qui t'enflame :
Le paſſé, pourſuit l'Ange, eſt preſent à ton ame ;
Sur tes doutes naiſſans tu peux m'interroger.

Vos recits m'ont ravi, reſpectable Étranger,
Reprit le premier homme ; accordez à mon zèle,
A ma vive priére, une grace nouvelle.
Quand les aſtres du ſoir précipitant leur cours,
Du ſommeil qui les ſuit m'offriroient le ſecours,
Vos accens enchanteurs détruiroient ſa puiſſance.
Avant que ces beaux lieux ſoient livrés au ſilence,
Aprenez-moi le cours de ces globes divers ;
Le Soleil en un jour parcourt-il l'Univers,
Ou la terre en tournant voit-elle diſparoître
Cet Aſtre dont l'éclat au matin doit renaître ?
Régle-t'il pour nous ſeuls les ſaiſons & les jours ?

Lorſqu'Adam commença ce ſublime diſcours,
Éve qui conſervoit un modeſte ſilence,
A l'objet de ſes feux dérobant ſa preſence,

Court arroſer ſes fleurs qui parfument les vents,
Non, qu'elle ne conçût ces entretiens ſçavans ;
Mais ſon ame ſenſible aime mieux les entendre
De la bouche d'Adam, charmé de les lui rendre ;
Sa vive ardeur lui dit, qu'elle expoſera mieux
Ses doutes à lui ſeul qu'à l'Envoyé des Cieux ;
Elle ſçait qu'il joindra la joïe & la tendreſſe
Aux ſublimes leçons que dicte la ſageſſe,
Et que toujours l'Amour finira l'entretien :
Sans les baiſers d'Adam, Éve ne comprend rien.
Quand de pareils époux reviendront-ils au monde ?

Attendant qu'à ſes vœux l'Hôte divin réponde,
De l'œil Adam ſuit Éve à travers ſes boſquets :
Pour un moment d'abſence il ſent mille regrets ;
Les graces, les plaiſirs s'envolent avec elle.
L'homme reſte diſtrait, l'Ange à lui le rapelle,
Et veut par ce diſcours éteindre dans ſon cœur
De la ſoif de ſçavoir la violente ardeur.

Je ne te blâme point de chercher à t'inſtruire ;
Mais aux objets des ſens ce ſoin doit ſe réduire,

Sans comprendre les Cieux, il faut les admirer ;
Leur Maître a des decrets que tu dois ignorer ;
Ce Dieu qui créa tout, se rit des vains sistêmes,
Que l'homme formera sur ses secrets suprêmes.
L'un fixera la terre au sein de l'Univers,
L'autre autour du Soleil la verra dans les airs,
Sur soi-même tournant parcourir sa carriére ;
On voudra diviser les traits de la lumiére,
En fondant la Nature expliquer ses ressorts,
Prouver l'impulsion, l'attraction des corps ;
Des Sectes de tout genre en chiméres fécondes,
Du choc des élémens enfanteront des mondes ;
D'atômes réunis tout prendra forme un jour,
Et le vuide & le plein régneront tour à tour.
Ces sistêmes divers, enfans de l'ignorance,
L'un par l'autre détruits confondront la science ;
Qu'ils n'excitent jamais tes desirs curieux :
Connois tes vrais besoins en ces terrestres lieux ;
Le sçavoir trop profond, les questions subtiles
Ne s'éxercent jamais sur des objets utiles.
Sans former d'autres vœux, par l'Amour enchanté,
D'Éve en ce beau séjour fais ta félicité.

La ſageſſe conſiſte à prendre avec meſure
Les biens & les plaiſirs offerts par la Nature.
L'aſtre du jour eſt loin de terminer ſon cours :
A ton tour répons-moi, pourſuivons nos diſcours ;
Adam, avec plaiſir j'entendrai ton hiſtoire,
La ſuite n'en eſt point gravée en ma mémoire :
Quand tu reçus le jour, le Dieu de l'Univers
M'ordonna de veiller aux portes des Enfers ;
Dis-moi ce qui ſuivit l'inſtant qui te vit naître ?

L'homme obéït ainſi : Je vis le jour paroître,
Tel qu'il frape les yeux au moment du réveil,
Couché ſur le gazon, je ſortis du ſommeil ;
Mes regards étonnés vers les Cieux ſe tournérent,
Mes membres engourdis ſur mes pieds ſe levérent :
Je vis dans les vallons ſerpenter les ruiſſeaux ;
Les bois retentiſſoient du doux chant des oiſeaux ;
Qu'avec raviſſement j'admirai la Nature !
Je fixe enfin les yeux ſur ma propre ſtructure :
Je veux, en m'agitant, eſſayer mes reſſorts ;
J'avance, & je les ſens m'obéïr ſans efforts.
Peignez-vous cet inſtant, & ma ſurpriſe extrême ;

Sans ſçavoir où j'étois , & m'ignorant moi-même ,
Je cherche à m'exprimer : ſoudain je rends des ſons ,
Pour tant d'objets nouveaux je forme divers noms ,
J'interroge le Ciel & toute la Nature.
Brillantes eaux , diſois-je , & vous , fleurs & verdure ,
Toi, Soleil, dont l'éclat embellit ce ſéjour ,
Dites, le ſçavez-vous , qui m'a donné le jour ?
Je ne tiens point de moi le pouvoir qui m'anime,
Mon Créateur doit être une eſſence ſublime ;
Inſtruiſez-moi , comment dois-je ici l'adorer ?
Je m'adreſſe aux objets que je vois reſpirer ,
Aux accens de ma voix tout demeure en ſilence :
Attentif, inquiet , errant dans l'ignorance,
Chaque Être différent fixe mes yeux ſurpris.
Un deſir curieux ranime mes eſprits ,
Et mes pas incertains précipitent leur courſe ,
Dieu m'arrête & me dit : De tout je ſuis la ſource ,
Parle , que cherches-tu ? je puis tout te donner :
La joïe & le reſpect m'avoient fait proſterner :
Léve-toi, pourſuit-il , joüis de ma preſence ,
Je ſoumets ces beaux lieux à ton obéïſſance ;
N'apréhende jamais d'en épuiſer les dons ;

Mais il eſt au milieu de ces amples moiſſons,
Près de l'arbre de Vie, un arbre redoutable,
Te rendant plus ſçavant, il te rendroit coupable ;
Crains d'en goûter les fruits, & d'enfreindre une loi
Que je te donne ici pour gage de ta foi,
La mort ſuivroit de près ta déſobéïſſance ;
De ton heureux état perdant la joüiſſance,
Du crime & des remords tu ſentirois les maux;
D'un ton ferme & ſévére il prononça ces mots,
Le ſon en retentit encore à mes oreilles.
Bien-tôt d'un front plus doux l'Auteur de ces merveilles,
En m'établiſſant Roi de ce vaſte Univers,
Raſſembla ſous mes yeux les animaux divers.
Leur nombre m'étonna ; mais mon inquiétude
Cherchoit un autre objet en cette ſolitude ;
J'oſai porter mes vœux à la Divinité :
Sous quel nom, m'écriai-je, invoquer ta bonté !
Auteur de la Nature, ô Subſtance ſuprême !
Tu peux ſeul, Dieu puiſſant, te ſuffire à toi-même.
Mais dans la ſolitude où je me vois réduit,
L'abondance des biens que ce climat produit,
Ne remplira jamais le deſir qui m'enflame,

Je ne ſçais quel objet manque aux vœux de mon ame.
Les Êtres animés que tu mets ſous mes loix,
Sans pouvoir me comprendre accourent à ma voix :
De ſentir tes bienfaits leur cœur eſt-il capable ?
Pour partager tes dons, donne-moi mon ſemblable.
Daigne écouter mes vœux, achéve mon bonheur.
J'obtins ces mots ſacrés du puiſſant Créateur :

Dans tes vœux réfléchis, j'admire mon ouvrage.
Je t'ai fait pénétrant, éclairé, libre & ſage :
J'ajoûte à tant de dons l'objet de tes deſirs.
Tu trouveras bien-tôt pour combler tes plaiſirs,
Un Être intelligent, image de toi-même.

Dieu ceſſa de parler (ou dans mon trouble extrême,
Ne pouvant ſoutenir le céleſte entretien,
Je demeurai ſans force, & n'entendis plus rien ;)
De mes reſſorts nouveaux ſoudain je perds l'uſage ;
Du néant d'où je ſors je retrouve l'image :
Sur un côteau charmant, orné de mille fleurs,
L'eſpoir livrant mon ame à des ſonges flateurs,
Le ſommeil répara mes forces épuiſées ;
De mes ſens il fut maître, & non de mes penſées.

En Eſprit je vis Dieu dérober de mon ſein
Une part de moi-même, & bien-tôt de ſa main
M'en former pour compagne une figure humaine ;
Ainſi de l'Univers nâquit la Souveraine :
Tout ce que la Nature étale de beautés,
L'accord de ſes apas l'offre aux yeux enchantés.
Son aſpect raviſſant produiſit en mon ame
Ce feu doux & ſecret qui l'agite & l'enflame ;
Par ſon pouvoir mon cœur plein de ſaiſiſſemens
Pour la premiére fois ſentit ces mouvemens.
Cet objet diſparut, & ſoudain la triſteſſe
De mes ſens interdits ſe rendit la maîtreſſe.
Je m'éveille, je cours, & le cherche en tous lieux,
Réſolu, ſi jamais il ne frapoit mes yeux,
De vivre ſans plaiſirs, ſans bonheur & ſans joïe.
A cet inſtant vers moi le Créateur l'envoïe,
Et mon œil enchanté revoit l'objet charmant,
Dont mon ame admiroit les apas en dormant :
Ses céleſtes regards retracent à ma vue
Tout l'attrait qu'eut pour moi leur image inconnue.
Ne pouvant retenir les tranſports de mon cœur,
Je m'écriai : Grand Dieu! tu combles mon bonheur ;

De tes dons infinis voici le don ſuprême ;
Sous des traits différens c'eſt un autre moi-même.
Je vais donc poſſéder l'objet de mes deſirs.

Éve aperçoit ma joïe, elle entend mes ſoupirs,
Près de moi ſon panchant la preſſe de ſe rendre ;
Mais un trouble ſecret l'oblige de m'attendre,
Et de ſes feux naiſſans ſuſpend la vive ardeur.
A mon premier abord une tendre pudeur,
En détournant ſes pas lui fait baiſſer la vue ;
Je la ſuis, & bien-tôt une force inconnue,
Après un foible effort la livre entre mes bras,
Au berceau nuptial je dirige ſes pas.
Son teint vif effaçoit les couleurs de l'aurore :
J'embraſſe avec tranſport la beauté que j'adore :
Pour hâter mes plaiſirs, la nuit couvre les champs,
L'Hymen eſt célébré par vos céleſtes chants.
L'air juſqu'à nos échos en porte l'harmonie,
Le tendre Roſſignol y joint ſa mélodie,
Et les Zéphirs ravis plus amoureux des fleurs,
De la feuille agitée emportent les odeurs.
Envoyé du Très-Haut, je viens de vous décrire

Mon ſuprême bonheur dans ce terreſtre Empire ;
La Nature infinie en ſa diverſité,
De mes ſoins curieux flâte l'activité ;
Mais ces divers bienfaits, dont j'ai la joüiſſance,
N'uſurpent ſur mon cœur qu'une foible puiſſance,
Et près du ſeul objet d'où naiſſent mes plaiſirs,
Un feu ſecret ſans ceſſe enflame mes deſirs.
Ma raiſon de mes ſens ne ſe rend plus maîtreſſe :
Ou j'ai pour ma compagne un excès de foibleſſe,
Ou ſa beauté preſente un attrait trop puiſſant ;
Tant d'apas n'auroient-ils qu'un charme éblouiſſant ?
Le Ciel pour les former affoiblit-il mon être ?
Quel trouble me ſaiſit en la voyant paroître !
Ses conſeils, à mon gré, plus juſtes que les miens,
Contraignent mes deſirs à ſe ſoumettre aux ſiens.
Je céde à ſon pouvoir, près d'elle je m'oublie,
Et ma ſageſſe même a l'air de la folie.
L'Ange voyant Adam trop rempli de ſes feux,
Calma par ce diſcours ſes tranſports amoureux :
Modére tes ardeurs ; la beauté qui t'enflame,
Doit régner ſur ton cœur, ſans aſſervir ton ame.

Tu sçais que son pouvoir réside en ses attraits,
Songe que ta raison l'emporte sur ses traits ;
(L'estime de soi-même est souvent nécessaire.)
Mais conduis sans fierté l'objet qui veut te plaire ;
Dans ses regards, le Ciel pour combler ton bonheur,
Au pouvoir de leurs feux réunit la douceur,
Et lui fit des vertus dignes de ta tendresse,
Crains à ses yeux perçans de montrer ta foiblesse ;
Pour lui faire estimer les dons les plus parfaits,
Préfére ses vertus à ses brillans attraits ;
Aux douceurs de l'amour livre-toi sans allarmes ;
Mais de la passion crains les dangereux charmes :
Le véritable amour enflame sans fureur,
Il éclaire l'esprit, il éléve le cœur,
Son feu pur par dégrés méne à l'amour céleste,
Fuis de la volupté l'enchantement funeste.

Adam s'excuse ainsi de ses ravissemens :
La douceur, la raison, les tendres sentimens
De ma belle Compagne annoblissent les graces ;
Ses solides vertus m'entraînent sur ses traces :
Une union parfaite accorde nos esprits ;

Du charme de mes ſens ne ſoyez point ſurpris.
Ce ſentiment vainqueur, loin d'avilir ma gloire,
Des faveurs du Très-Haut me remplit la mémoire ;
Je voudrois contempler ſon ſéjour bienheureux,
Pardonnez à mon cœur s'il s'égare en ſes vœux.
L'amour pur, dites-vous, méne à l'amour ſuprême,
D'en connoître l'ardeur mon deſir eſt extrême.
Les céleſtes Eſprits aiment-ils comme nous ?
Comment expriment-ils leurs tranſports les plus doux ?

Le front du Séraphin devint comme l'aurore :
Un feu plus vif, dit-il, ſans tourment nous dévore.
Ne te ſuffit-il pas de nous ſçavoir heureux ?
Il n'eſt point de bonheur ſans tranſports amoureux ;
Nos deſirs immortels trouvent des joüiſſances
Dans l'intime union de nos intelligences.
Ainſi dans ces vallons vous voyez les ruiſſeaux
Se chercher dans leur cours, & confondre leurs eaux,
Ou l'air ſubtil ſe joindre à l'air qui l'environne,
A d'éternels plaiſirs notre ame s'abandonne.
Jamais il n'eſt d'obſtacle à nos tendres amours ;
Mais le Soleil s'aprête à terminer ſon cours ;

Il me ſert de ſignal, mon départ doit le ſuivre :
En cet état heureux puiſſes-tu toujours vivre !
Aime Ève, mais ſur-tout chéris le Créateur ;
Que les plaiſirs des ſens n'enyvrent point ton cœur ;
Le ſort du genre-humain dépend de ta prudence :
Souviens-toi d'obſerver la Loi d'obéïſſance.
A ces mots Raphaël s'envole dans les Cieux ;
Adam ſous ſon berceau le ſuit encor des yeux.

Fin du quatriéme Chant.

ARGUMENT

DU

CHANT CINQUIÉME.

SATAN, sans être aperçu par les Anges, revient pendant la nuit dans le Paradis Terrestre, il se cache sous la figure d'un Serpent. Adam & Éve reprennent leurs travaux. Adam, vaincu par les instances d'Éve, consent qu'elle aille travailler loin de lui. Le Serpent la trouve seule, & lui persuade de manger du fruit défendu. Elle engage Adam à suivre son exemple ; à l'instant leurs yeux sont ouverts : ils s'aperçoivent de leur nudité pour la premiére fois.



LE PARADIS TERRESTRE.

CHANT CINQUIÉME.

CHANGEZ vos ſons, ma Lire, & vos tendres accords,
Pour des tons effrayans redoublez vos efforts.
De l'homme heureux, inſtruit, viſité par les Anges,
e ne dois plus ici célébrer les louanges,

Ni les bienfaits de Dieu verſés ſur les Humains.
Il faut de ces tableaux obſcurcir les deſſeins,
Repreſenter l'horreur d'un crime volontaire,
Les Élémens changés, le Ciel dans ſa colére,
Et le moment fatal qui livra l'Univers
A la mort, au péché, nés du ſein des Enfers.

Quels travaux pour mon ſexe, ennemi des allarmes;
Foible, tremblant, formé pour l'amour & ſes charmes!
Quoi! je vais rapeler des maux cauſés par nous!
Belles, qui m'en blâmez, ayez moins de courroux:
Racontant les malheurs nés de votre imprudence,
Je montre de vos traits le charme & la puiſſance.
Les Peintres des fureurs d'Achille & de Turnus,
Des revers de Priam, & d'un fils de Vénus,
Ne tracérent jamais d'images ſi cruelles;
Je marche après Milton en des routes nouvelles;
J'annonce du Très-Haut les arrêts menaçans:
Que ce ſujet ſublime éléve mes accens!

Le globe du Soleil ſe replongeoit dans l'onde,
La nuit obſcurciſſoit la ſurface du monde,
Quand des remparts d'Eden banni par la terreur;
Sur les aîles du crime y revint l'Impoſteur.

Il parut à l'inſtant où brillent les étoiles,
Suivit toujours la nuit à l'abri de ſes voiles :
Pour tromper d'Uriel la prudence & les yeux,
En parcourant la terre, il fuit l'aſtre des Cieux.
Sous la forme des eaux par des routes nouvelles,
D'un rocher dans Eden il jaillit avec elles,
Emprunte la ſoupleſſe & les traits du Serpent,
Et vers l'Arbre de Vie il s'avance en rampant.

Dès que l'aube du jour en chaſſant la nuit ſombre
Eut deſſillé les yeux apeſantis dans l'ombre,
Viens, cher Époux, dit Éve, & par nos doux travaux,
Arrêtons le progrès de ces naiſſans ormeaux ;
La fraîcheur d'une nuit rend nos ſoins inutiles :
A tracer des ſentiers dans ces forêts fertiles,
Sans ceſſe réünis, nous travaillons en vain :
Pour fournir aux beſoins d'un ſi vaſte terrein,
Séparons-nous : tes mains formeront ce treillage,
Et du ſoin de ces fleurs je ferai mon partage.
Un ſoûrire, un coup d'œil, mille tendres propos,
Quand je ſuis près de toi, ſuſpendent nos travaux,
Et nos jours ſont trop courts employés dès l'aurore.

Sans nous décourager, Compagne que j'adore,
De nos bois, dit Adam, facilitons l'accès;
Si nous ne pouvons ſeuls en retrancher l'excès,
Le Très-Haut nous promet que des races nombreuſes
Seconderont nos mains dans ces pleines heureuſes;
Mais du travail preſcrit un ordre rigoureux
N'exclut point les diſcours, le ſoûrire amoureux;
L'homme ſeul en joüit, par ce charme s'enflame
Le plus beau ſentiment qui naiſſe dans notre ame.
Dieu veut que nos travaux ſervent à nos plaiſirs;
Uniſſons à jamais nos ſoins & nos deſirs;
Dans la chaleur du jour ſur les bords du rivage
Occupons-nous enſemble à tailler ce bocage.
Si nos doux entretiens, l'aliment des eſprits,
Embarraſſent tes ſens de trop d'objets remplis;
Je conſens un moment à perdre ta preſence;
La ſolitude plaît, ſouvent même l'abſence
Rend le cœur plus ſenſible au charme du retour:
Mais déja ton départ allarme mon amour;
Tu ſais qu'un ennemi veille pour nous ſurprendre,
Contre lui réunis, veillons pour nous défendre;
Reſte près d'un Époux le ſoutien de tes jours,

Mon bras ſera plus fort aidé de ton ſecours :
Rendrois-je tes regards témoins de ma foibleſſe ?
La même force en toi naîtroit de ta tendreſſe ;
Tu craindrois que mes yeux te viſſent ſuccomber :
L'un par l'autre apuyés, nous ne pouvons tomber.
Rapelle-toi ſouvent qu'il eſt en ta puiſſance
De tranſgreſſer les loix de la divine Eſſence ;
Peut-être l'ennemi te trouvant loin de moi,
Tenteroit par ſon art de ſurprendre ta foi.
Ou de troubler nos feux dans ſa fureur jalouſe.
Ces ſoupçons ſemblent vains aux yeux de ſon Épouſe :
Les ris quittent ſon front, & ſa voix rend ces mots :

Au coucher du Soleil, à travers ces ormeaux,
J'entendis Raphaël en partant, vous inſtruire
Des attentats d'un traître ardent à nous ſéduire.
Cet eſprit inconnu cherchant l'obſcurité,
Peut-il vous allarmer ſur ma fidélité ?
Je ſais ce que je dois au Monarque ſuprême,
A ſon ordre, à vos loix, à nos feux, à moi-même,
Et ne redoute point cet ennemi jaloux.
Je connois ſes deſſeins, je braverai ſes coups.

Vous craignez que ſon art ne trompe ma foibleſſe,
J'ai pour me ſoutenir le Ciel & ma tendreſſe :
D'où naiſſent vos ſoupçons ? doutez-vous de ma foi ?

Du Très-Haut, dit Adam, crains d'enfreindre la loi :
Jamais par mes ſoupçons je n'offenſai tes charmes,
Loin de moi ton danger cauſe ſeul mes allarmes ;
Mais je voudrois en vain t'arrêter ſous mes yeux,
Ton eſprit plus abſent ſeroit en d'autres lieux :
Va, ſonge à conſerver ta premiére innocence ;
Dieu te combla de dons, redoute ſa vengeance.
Il dit : Éve obſtinée à ſuivre ſon deſſein,
De la main d'un Époux dégage alors ſa main.
Tu te rends à mes vœux, Adam, je pars, dit-elle,
Mais je te rejoindrai ſans que ta voix m'apelle.
Avant que le Soleil ait partagé ce jour,
Par tes conſeils guidée, encor plus par l'amour,
Je ſerai dans tes bras ſous cet épais feuillage.
A l'inſtant elle fuit comme un leger nuage.
Adam la ſuit d'un œil ravi, mais inquiet :
Je t'attens, lui dit-il, crains l'ennemi ſecret.
Elle court, en diſant, compte ſur ma promeſſe.

Éloignement fatal ! ô ſource de triſteſſe !
Malheureuſe Éve, hélas ! vainement ton amour
Se flate de joüir des douceurs du retour ;
Par des ſentiers fleuris tu cours au précipice,
Tu vas être livrée au plus noir artifice,
L'innocence & la paix vont ſortir de ton cœur.

Sous des traits déguiſés l'infernal ſuborneur
Cherchoit depuis l'aurore en ce charmant Empire
L'homme que ſa fureur ſe promet de ſéduire,
Eſpérant en lui ſeul perdre tous les humains.
Pour hâter le ſuccès de ſes cruels deſſeins,
Il brûle de trouver Éve ſeule, égarée.
A l'inſtant il la voit de ſes graces parée,
Au milieu des parfums ſeule à l'ombre des fleurs,
Attentive à régler l'ordre de leurs couleurs,
A ſoutenir leur tige encor foible & rampante,
Ignorant qu'elle-même, en ſa beauté naiſſante,
Eſt proche de ſa chûte, & loin de ſon apui.
Le tentateur s'avance, & la fraude avec lui ;
Après un long circuit, il arrive au bocage,
Où l'épouſe d'Adam s'occupoit ſous l'ombrage,

Sa beauté le ravit : elle ſemble à ſes yeux
Rendre un nouvel éclat au charme de ces lieux :
Sa rage s'adoucit, & ſans haine il admire ;
Mais ſa fierté bien-tôt reprenant ſon Empire,
Eh ! quel pouvoir, dit-il, a ſur moi cet objet ?
Il retient ma colére, & ſuſpend mon projet ;
Mon cœur privé d'amour, de joïe & d'eſpérance,
Doit n'avoir de plaiſirs que ceux de la vengeance.
Ne pouvant me ſouſtraire à mon deſtin affreux,
Pour adoucir mes maux, faiſons des malheureux !
Réduiſons nos fureurs à l'art vil de ſéduire.
L'orgueilleux devient ſouple, en travaillant à nuire :
Éve ſeule s'expoſe à recevoir mes traits.
Qui peut, ſans s'attendrir, contempler tant d'attraits !
Moi ſeul, oui, la beauté, ſource de mille allarmes,
A mon cœur outragé preſente en vain ſes charmes :
A la haine donnons le maſque de l'amour.
Il dit : pour arriver, choiſiſſant un détour,
Dans l'eſpoir de fixer ſur lui ſeul les yeux d'Éve,
Il s'aproche en rampant, ſe replie & s'éleve.

Apliquée à choiſir les fruits les plus flateurs,

Elle n'aperçoit point ſes replis ſéducteurs :
Il redouble ſes ſoins, court, s'arrête, ſoupire,
Frape enfin les regards de l'objet qui l'attire,
Et ravi du ſuccès, fait entendre ces mots :
Souveraine des Cieux, de la terre & des eaux,
Sans ſurpriſe à ma voix daignez prêter l'oreille ;
De ces lieux vos apas ſont la ſeule merveille :
Tournez vers moi ces yeux dont les traits raviſſans
M'entraînent ſur vos pas, & régnent ſur mes ſens.
Beauté que la Nature avec plaiſir vit naître,
Tout s'arrête en extaſe, en vous voyant paroître :
Mais ces Êtres bornés ne peuvent diſcerner
Les préſens dont le Ciel a voulu vous orner.
Un ſeul en ſçait le prix : eſt-ce aſſez d'un hommage ?
D'un Être ſi parfait l'unique & vrai partage,
Eſt d'obtenir l'encens & les honneurs divins.
L'organe d'un Serpent rendant des ſons humains,
Vous ſurprend, je le vois : ſuivez-moi pour aprendre
Où j'ai puiſé les ſons que vous venez d'entendre.
Doüé du ſeul inſtinct des autres animaux,
Errant, ſans réfléchir, entre ces arbriſſeaux,
Je cherchois l'aliment à mon goût convenable :

J'aperçois entre tous un arbre remarquable ;
Ses fruits charment les yeux par l'émail des couleurs,
Et répandent au loin les plus douces odeurs :
Sans ceſſe à leur aſpect je ſens ma faim renaître :
Je m'élance ſur l'arbre ardent à le connoître :
Enivré de ſes dons, mes ſens dans le moment
Éprouvent ſans effort un ſubit changement ;
Mon être illuminé d'une plus pure eſſence,
Reçoit, entend, connoît la ſublime ſcience ;
Ma voix rend la penſée offerte à mes eſprits ;
L'éclat de tant d'objets dont mes yeux ſont ſurpris,
A votre aſpect vainqueur me ſemble diſparoître.
Vous trouvez mes regards trop importuns, peut-être ;
Ah ! recevez l'encens qu'on doit à la beauté.

En parlant, il l'entraîne à l'arbre redouté.
Les plus vives couleurs ornent ſa crête altiére :
Ses tortueux replis répandent la lumiére :
A peine cache-t'il ſon eſpoir odieux.
Éve écoute, le ſuit, avance dans les lieux
Où déja l'impoſteur brûle de la ſéduire ;
Tels ſont ces feux errans que dans l'ombre on voit luire ;

Le voyageur trompé ſe détourne, les ſuit,
Et ſe perd dans l'abîme ou leur éclat conduit.

Cette beauté crédule en proïe à l'artifice,
Sans craindre d'y tomber, arrive au précipice.
Bien-tôt l'arbre fatal ſe preſente à ſes yeux :
Serpent, s'écria-t'elle, ah ! fuyons de ces lieux.
Tous les biens & les maux s'y trouvent dans leur ſource ;
Vainement vers ces fruits tu diriges ma courſe :
Ils nous ſont interdits : ce ſont les ſeules loix
Que l'Être ſouverain nous dicta par ſa voix :
Je meurs au même inſtant, ſi j'oſe les enfreindre.

Ah, reprit l'impoſteur ! ceſſez de vous contraindre :
Reine de l'Univers, craignez-vous de périr
Par des fruits deſtinés à charmer, à nourrir ?
Vous me voyez vivant : j'en goûtai ſans obſtacles ;
C'eſt pour vous que le Ciel enfanta ces miracles ;
Il doit vous admirer, ſi par un noble effort
Vous cherchez la ſcience au mépris de la mort.
Par ce don ſi mes ſens dégagés de leur chaîne
S'élevent au degré de la raiſon humaine,

Vous obtiendrez par lui la ſageſſe des Dieux.
Que peut la mort ſur vous ? Vous priver de ces lieux ?
On vous verroit bien-tôt régner dans l'Empirée.
Quelle horreur pour ces fruits vous eſt donc inſpirée ?
L'envie a défendu, ſans doute, d'en goûter :
Le ſçavoir ſeroit-il un don à redouter ?
Nul injuſte pouvoir ne ſçauroit vous réduire
A vous priver d'un bien dont l'effet eſt d'inſtruire.
Sans balancer, Déeſſe, acceptez ces préſens,
En éclairant l'eſprit, ils enchantent les ſens ;
Il dit, & ce diſcours dicté par l'impoſture,
Forme dans l'ame d'Ève une vive peinture.
Elle s'avance, héſite, admire, ſe repent,
Penſe voir la raiſon ſous les traits du Serpent ;
La loüange long-tems murmure à ſes oreilles.
De l'arbre défendu contemplant les merveilles,
Dans ſes ardens deſirs elle y fixe les yeux.
Que j'aſpire, dit-elle, à tes biens précieux !
Le Serpent vit encore, & rampe ſans malice.
Dois-je dans ſes conſeils redouter l'artifice ?
Il m'invite à chercher la gloire & les plaiſirs :
Qui peut dans ce projet contraindre mes deſirs ?

Poſſédons,

Poſſédons, ſans tarder, la ſuprême ſcience.
Jour affreux ! coup funeſte ! Éve ſans défiance
Goûte le fruit fatal ; tout en frémit d'horreur,
Par des cris la nature annonça ſon malheur.

L'Ennemi triomphant dans les bois prend la fuite.
La Mere des humains, enyvrée & ſéduite,
S'écrie : O fruit divin ! Mes eſprits enchantés,
Des miſtéres des Cieux conçoivent les beautés.
Peut-être en cet inſtant devenue inviſible,
Aux yeux du Créateur je ſuis inacceſſible....
S'il pouvoit ignorer mon nouveau changement !....
Mais Adam inquiet me cherche en ce moment ;
La ſource de ma joïe à ſon ame inconnuë,
Doit-elle ſe cacher, ou s'offrir à ſa vuë !....
Sans partage gardons ma gloire & mon bonheur,
Par-là j'égalerai les vertus de ſon cœur,
J'en mériterai mieux ſa tendre complaiſance....
Je pourrois à mon tour le voir ſous ma puiſſance....
Ah ! tandis que mes ſens goûtent ce doux tranſport,
Si le Ciel irrité me préparoit la mort !
Mon Époux obtiendroit une Épouſe nouvelle,

Se feroit un bonheur de refpirer pour elle,
Et je ne ferois plus ! Quel affreux avenir !
A mon fort, quel qu'il foit, Adam, je veux t'unir ;
Pour toi je fens renaître une fi vive flame,
Que la mort avec toi n'étonne point mon ame.
Sans ton amour, la vie eft pour moi le trépas.

Vers lui dans ce moment elle tourne fes pas.
Hélas ! il fe flâtoit dans fon impatience,
De fe dédommager des ennuis de l'abfence ;
Ses mains avoient formé des guirlandes de fleurs,
Pour couronner l'objet de fes tendres ardeurs ;
Mais fon amour troublé de finiftres préfages ;
Souvent lui fait quitter l'abri de fes ombrages.
Éve paroît, il vole au-devant de fes pas,
Dans fa rougeur fubite il lit fon embarras,
Il voit entre fes mains l'indice de fon crime.
Elle aporte le fruit, fon yvreffe l'anime,
Et fon efprit fertile en difcours enchanteurs
Ainfi de fon retour excufe les lenteurs.
De mon éloignement tu gémiffois fans doute :
Que j'ai langui fans toi ! Tu te plains, mais écoute :

J'ignorois de l'amour le plus cruel tourment,
De toi je ne veux plus m'abſenter un moment:
Tu vois l'objet flateur qui m'avoit retenuë,
Le Serpent en prouva le pouvoir à ma vuë;
Il mangea de ce fruit, il vit, & ſans efforts
De la raiſon, ſes ſens acquirent les tréſors.
Par le même ſecours j'obtins les dons ſuprêmes :
Reçois-les; que nos maux, nos plaiſirs ſoient les mêmes :
Si différens degrés ſéparoient nos eſprits,
Mon cœur des plus grands biens ceſſeroit d'être épris.

A ce recit Adam & gémit, & friſſonne;
Il ne peut s'exprimer, ſa force l'abandonne;
La guirlande qu'il tient s'échape de ſes mains:
Il voit tous ſes malheurs écrits dans les deſtins,
Et ſa douleur enfin rompt ainſi le ſilence :

Toi qui fais tout charmer par ta ſeule preſence,
Objet le plus parfait que le Ciel ait produit,
En quel gouffre de maux ton crime nous conduit!
Comment ſans redouter la vengeance céleſte,
As-tu ſuivi l'apas d'un conſeil ſi funeſte?

J'y reconnois les traits d'un ennemi jaloux :
N'importe, à ton destin joins le sort d'un Époux.
Tu m'aportes la mort, j'y vole pour te suivre ;
Le dessein en est pris, pourrois-je te survivre ?
Quel bien remplaceroit ta beauté, ton amour ?
Errant seul en ces lieux, je haïrois le jour :
Quand le Ciel m'offriroit une Épouse aussi belle,
Jamais à ses apas je ne vivrois fidèle ;
Ton image toujours régneroit dans mon cœur ;
Ton Être pris du mien m'entraîne en ton malheur.
En te perdant, hélas ! je me perdrois moi-même.

Effort trop généreux ! Preuve d'amour extrême !
Quel triomphe, dit Éve ! ô Ciel ! Quel doux transport !
Mon Époux pour me suivre ose braver la mort ;
Il se résoudroit même à partager un crime.
Ah ! s'il pouvoit un jour en être la victime,
Je voudrois sur moi seule en éprouver l'horreur,
Mais je viens avec toi partager mon bonheur.
Loin que ce fruit divin éteigne en moi la vie,
Il accroît les vertus de mon ame ravie :
Je puis t'en presenter sans trembler sur ton sort ;

Prens ce don, livre aux vents la crainte de la mort.
Elle embraſſe à ces mots l'objet de ſa tendreſſe,
Verſe des pleurs de joïe en voyant ſa foibleſſe,
Et pour récompenſer l'excès de ſon ardeur,
Lui donne le poiſon, ſource de ſon malheur;
Il l'accepte, & connoît tous les maux qu'il s'aprête:
Aveuglé par l'amour, nul danger ne l'arrête.
De nouveau la Nature & gémit, & trembla,
La terre en treſſaillit, le Ciel s'en ébranla.
Adam n'entend plus rien, & ſon cœur ſans allarmes,
Éperdu, ne voit qu'Éve, & ſes dons, & ſes charmes.
Tous les deux enyvrés, & d'orgueil, & d'amour,
Penſent déja joüir du céleſte ſéjour.
Dans les tendres douceurs de leur chaîne fidèle,
La volupté fait naître une chaleur nouvelle;
Le trouble, les langueurs annoncent leurs deſirs;
Leurs cœurs de l'innocence ont perdu les plaiſirs:
Ce n'eſt plus cette paix d'une ame ſatisfaite,
C'eſt une ardeur des ſens emportée, inquiéte,
Qui deſire ſans ceſſe, & s'éteint dans ſes feux.
Adam exprime ainſi ſon délire amoureux.

Chére Épouſe, ces fruits ont produit en mon ame
Une joïe inconnue, une plus vive flame.
Que de tranſports ardens manquoient à nos amours !
Quels momens ! Joüiſſons du plus beau de nos jours.
Depuis l'heureux inſtant qui te donna naiſſance,
Jamais tes traits ſur moi n'eurent tant de puiſſance ;
Tes graces à mes yeux ont de nouveaux apas.
Éve ſoûrit, ſoupire, & vole dans ſes bras ;
D'un bocage de fleurs l'ombre odoriférante,
Couvre de leurs tranſports l'yvreſſe renaiſſante.
Sur les gazons témoins de leurs brûlans ſoupirs,
Le calme du ſommeil termine leurs plaiſirs.

Quand le feu de leurs ſens eut moins de violence,
Les ſonges ténébreux, fils de l'intempérance,
De leurs eſprits troublés bannirent le ſommeil ;
Pour la premiére fois accablés au réveil,
L'un & l'autre ſurpris ſur ſoi fixe la vuë ;
Leur cœur eſt agité d'une honte inconnuë,
La nudité les bleſſe, & leurs yeux éclairés
Aperçoivent l'erreur de leurs ſens égarés ;
L'innocence les fuit, le voile ſe déchire,

Sur un bonheur paſſé leur ame en vain ſoupire.
Pour eux un ſeul inſtant change tous les objets.
Les ſombres paſſions, le trouble, les regrets,
Des reproches cruels aigriſſent leurs allarmes;
Leurs yeux ſont obſcurcis par des torrens de larmes,
Et déja la raiſon ne régle plus leurs ſens.
Le ſilence ſuccéde à des gémiſſemens;
A leurs propres regards ils veulent ſe ſouſtraire:
Et fuyant de concert dans un bois ſolitaire,
Ils cherchent à l'envi des feuillages épais,
Qui de la nudité leur dérobent les traits;
Ils voilent les dehors: mais la honte cruelle
En leur ſein criminel vit & ſe renouvelle.

Fin du cinquiéme Chant.

ARGUMENT
DU
CHANT SIXIÉME.

DIEU connoissant le succès de Satan, & la désobeissance de l'Homme, lui fait entendre son Arrêt & celui du Serpent qu'il replonge dans l'abîme. Il ordonne aux Anges de faire diverses altérations dans l'ordre des élémens. Adam, consterné du changement de son état, s'abandonne à la douleur. Il rejette les consolations d'Éve : elle le calme enfin. Ils unissent leurs priéres pour apaiser le Ciel. Michel leur annonce que le moment de leur mort est différé ; mais qu'ils sont bannis pour jamais du Paradis Terrestre. Regrets d'Éve. Michel l'endort, & pendant son sommeil découvre à Adam dans une vision les différens climats de la terre, & les maux de sa postérité. Il lui enseigne les moyens de les éviter, & le console par la promesse du Messie, qui réparera les désordres que le péché a causés dans le monde. Éve s'éveille ; Michel la conduit avec Adam hors du Paradis.



LE PARADIS TERRESTRE.

CHANT SIXIÉME.

RIEN ne peut échaper aux yeux de l'Éternel,
Il voit du Tentateur le ſuccès criminel,
Et l'homme perverti par un noir artifice.
Sa clémence cédant aux loix de ſa juſtice,

Il le livre à la mort, & ſa voix dans les airs,
En prononçant ces mots ébranle l'Univers :

Éve, tu dois porter la peine de ton crime,
Des fils qui te naîtront tu ſeras la victime ;
Tu verſeras des pleurs en leur donnant le jour.
Adam, pour avoir crû les conſeils de l'amour,
Tes deſcendans & toi de l'avare nature
N'arracheront les dons qu'à force de culture ;
La douleur, le travail t'ameneront la mort.
J'ai maudit le Serpent, il fuit en vain ſon ſort ;
Je le livre aux remords plus cruels que la foudre.

Sans redouter la main qui peut le mettre en poudre,
L'Impoſteur joüiſſoit d'un triomphe odieux :
Il aprend ſon arrêt prononcé dans les Cieux,
Et le ſort des humains devenus ſes victimes.

Bien-tôt la voix de Dieu le replonge aux abîmes,
La mort & le péché ſes fidèles ſujets,
Accourent ſur ſes pas pour ſervir ſes projets.
Retournez, leur dit-il, joüir de ma conquête ;
Détruiſez, dévorez, que rien ne vous arrête ;
Rempliſſez l'Univers d'épouvante & de pleurs ;
Le tems qui détruit tout, nourrira vos fureurs ;

Régnez, servez ma haine en ce terrestre monde,
Tandis que visitant ma retraite profonde,
Par le brillant succès de mes soins glorieux,
Je porterai la joïe en ces lugubres lieux.

Il y vole à ces mots, & revoit son Empire,
L'enfer depuis long-tems pour son retour soupire;
Il y paroît traîné sur un char triomphant:
L'abîme l'aplaudit par un bruit effrayant.
Esprits, dit-il, régnez, joüissez de ma gloire:
Je conduirai vos pas aux lieux de ma victoire:
Par moi la race humaine est livrée à vos coups.

Dieu se rit des complots de l'Ennemi jaloux;
Il sçait à quel degré l'infernale Puissance
Doit sur le genre-humain étendre sa vengeance,
Et que l'homme né libre en peut braver les traits;
Mais Adam doit sentir le poids de ses forfaits.
Déja du Roi des Cieux les fidèles Ministres
Placent au Firmament divers signes sinistres.
Le Soleil incliné, par son oblique cours,
Change l'air, les saisons, l'égalité des jours;

Le tonnerre, les vents épouvantent la terre ;
L'homme & les animaux fe déclarent la guerre.

Au châtiment cruel dont il reffent les coups,
Adam du Ciel vengeur reconnoît le courroux ;
Déja le froid, la faim augmentent fon martire,
Pour fa poftérité fon cœur tremble & foupire ;
Au plus vif défefpoir fe livrant fur fon fort,
Par d'inutiles cris il invoque la mort.
Cédres, s'écrioit-il, cachez-moi fous vos ombres !
Rochers, renfermez-moi dans vos cavernes fombres !
Épargnez à mes yeux la clarté du Soleil ;
Dieu puiffant, plonge-les dans l'éternel fommeil.
De l'Univers ta vue embraffe la carriére,
Comment m'expoferai-je aux traits de ta lumiére !
Averti du danger, je bravai le deftin ;
Le remords fils du crime eft vivant dans mon fein.
Quoi ! le monde en naiffant eft prêt à fe détruire !
Les animaux cruels méprifent mon Empire !
Tout eft changé pour moi : l'objet de mon amour,
Jadis de mon bonheur, eft ma perte en ce jour.
Les bois qui réfonnoient aux fons de ma voix tendre,

N'ont plus que des ſoupirs, des ſanglots à me rendre :
La nuit la plus obſcure eſt témoin de mes pleurs.

Par les échos plaintifs Ève aprend ces douleurs ;
Elle aproche en tremblant, & croit par ſa preſence
Des tourmens d'un Époux calmer la violence ;
Il rejette ſes ſoins par ces ſévéres mots :

Cruelle, éloigne-toi, ſource de tous mes maux ;
Pourquoi ſous tant d'attraits l'Auteur de la Nature
Cacha-t'il les erreurs d'un cœur foible & parjure ?
Rebelle à mes conſeils, tu crus le ſéducteur ;
Devois-je partager ton crime & ton malheur ?
Tes dangereux apas ſurprirent ma foibleſſe ;
Fuis mes yeux détrompés, perfide enchantereſſe.
Hélas ! j'eſtimai trop tes dons & tes vertus.

Il dit : Ève troublée, & les ſens abbatus,
Embraſſe ſes genoux, & les baigne de larmes.
Ta douleur, répond-elle, augmente mes allarmes ;
Foible dans le danger, ſourde à tes volontés,
Ces reproches cruels je les ai mérités ;

Mais dois-tu par la haine accabler ma tendreſſe ?
Mon amour ne peut-il diſſiper ta triſteſſe ?
Le crime en ſe cachant ſous un dehors trompeur,
A fait de mon eſprit l'involontaire erreur.
Ne m'abandonne pas à ma douleur extrême,
Adoucis tes regards pour un autre toi-même ;
Nos forfaits ſont égaux, nous frémiſſons tous deux ;
Mais mon cœur plus coupable eſt le plus malheureux.
De mon Époux, de Dieu j'irrite la colére ;
J'oſerai vers ſon Trône élever ma priére :
Il ſçait que tes malheurs prirent leur ſource en moi,
Que la foudre m'écraſe, & s'éloigne de toi.
Peut-être n'ai-je plus qu'un ſeul inſtant à vivre !
Si tu me fuis, hélas ! quel parti dois-je ſuivre ?
Paſſons du moins en paix de ſi cruels momens,
Joignons notre infortune & nos gémiſſemens.
Tu parois attendri, je reprens l'eſpérance ;
Je ſais combien tu dois craindre mon imprudence,
Ton cœur de mes conſeils éprouva le danger :
N'importe, à t'en donner j'oſe encor m'engager.
Je cherche à te calmer dans ton incertitude,
Du deſtin de tes fils naît ton inquiétude ;

Tu crois déja les voir enlevés par la mort.
Tentons pour la tromper un généreux effort :
Qu'ils ſoient toujours à naître, & que ſa main perfide
Répande ſur nous ſeuls ſon poiſon homicide.
En prévenant ſes coups, calmons notre douleur...
Ce parti, je le vois, épouvante ton cœur...
Inutiles projets! tes deſirs, ma tendreſſe,
Pourroient-ils ſans eſpoir languir dans leur yvreſſe?
Suplice pour tous deux plus cruel que la mort!
Non, par nos mains plutôt terminons notre ſort;
Qui peut nous arrêter? abrégeons tant d'allarmes.
Ces mots entrecoupés s'étouffent dans ſes larmes;
Proſternée, immobile & friſſonnant d'effroi,
De ſon Maître elle attend les conſeils & la loi.

Déſarmé par ſes pleurs, ſon Époux la releve.
Tu me perces le cœur : viens dans mes bras, chere Ève,
Vivons unis, dit-il, viens, ne conſumons plus
Le moment qui nous reſte en regrets ſuperflus.
Ton crime m'a perdu, ton repentir l'efface;
Quitte le noir projet d'éteindre en toi ta race;
Ce mépris de la vie & de tous les plaiſirs

Vient d'un orgueil ſecret qui flate tes deſirs :
Il te paroît l'effort d'une ame magnanime ;
Aux regards de ton Dieu ce deſir eſt un crime
Qui prouve ta foibleſſe, & dégrade ta foi.
Du ſage Créateur accompliſſons la loi :
Il voulut que l'hymen en reſſerrant nos chaînes,
Augmentât nos plaiſirs, & modérât nos peines.
Oui, la ſtérilité s'opoſe à ſes arrêts,
Et nos fils malheureux ſont nés dans ſes decrets.
Sur moi ſeul que ne puis-je attirer la tempête !
Aux coups du Ciel pour toi j'irois offrir ma tête,
L'attendrir, t'excuſer ſur ta fragilité.
Proſternons-nous aux pieds de ce Pere irrité.
Nos ſincéres regrets toucheront ſa clémence ;
Ses regards en tous lieux répandent l'eſpérance.

Au même inſtant vers Dieu s'élancent leurs accens
Et leurs vœux réunis tranſportés par les vents
S'élévent juſqu'aux Cieux, en pénétrent la voute.

D'Eden, dit le Très-Haut, Michel, ſuivez la route.
J'éloignerai le coup d'un arrêt mérité ;
Le repentir de l'homme a touché ma bonté :

Mais il fera banni de cet heureux azile.
Ses defcendans privés d'un féjour fi tranquille,
Par un chemin pénible, iront tous à la mort ;
Qu'Adam fçache de vous mes decrets & leur fort.

L'Ange inftruit des deftins s'envole avec l'aurore ;
Le premier des mortels dont l'efpoir vit encore ;
Reçoit avec tranfport cet Être radieux:
Il aprend par fa voix que le Maître des Cieux
Sufpend le coup fatal qui doit trancher fa vie,
Mais qu'un tiffu de maux dont fa trame eft remplie,
Le bannit à jamais de ce féjour charmant.
La douleur le faifit en cet affreux moment :
Éve defefpérée en ces termes s'exprime ;

De mon fort fans frémir, je ne puis voir l'abîme ;
J'efpérois en ces lieux finir mes triftes jours :
On m'en bannit, pourquoi prolonge-t'on leur cours ?
Bois, qui m'avez vu naître, agréable prairie,
Toi, berceau nuptial, ombre que j'ai chérie,
Échos, qui m'entendiez, inftruits par les Zéphirs,
Pour la derniére fois rendez-vous mes foupirs ?

Fleurs, ne verrai-je plus vos couleurs éclatantes ?
Quelles mains ſoutiendront vos tiges languiſſantes ?
Tribut de mes travaux, lieux chers à mes amours,
Faut-il de vos attraits m'éloigner pour toujours ?
Comment pourrai-je vivre en un climat ſauvage,
En proïe à la douleur, aux remords, à la rage ?

L'Ange arrête le cours d'un ſi juſte courroux :
Tu ne perds rien, dit-il, il te reſte un Époux ;
Il guidera tes pas aux lieux où tu dois vivre,
Quitte ſans deſeſpoir ce ſéjour pour le ſuivre.
Adam, pourſuivit-il, rapelle ici tes ſens,
Je dois de l'avenir te dévoiler les tems :
De folles paſſions vois ta race enyvrée.
Tandis qu'Ève au ſommeil par mes ſoins eſt livrée,
Éloignons-nous, montons ſur ce roc eſcarpé.
Le Pere des humains de regrets occupé,
Suit le Guide divin : à ſes yeux la Nature
Offre tous les climats & la race future.
De l'Africain farouche il voit les champs brûlés,
Les bords Américains par le fer déſolés,
L'Aſiatique en proïe au luxe, à la molleſſe,

L'Europe abandonnée à la guerriére yvresse ;
Par-tout il voit voler le Démon des combats,
Et les mortels armés tourner contr'eux leurs bras ;
L'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'envie,
Des concurrens jaloux exciter la furie :
Souvent même à la haîne entraînés par l'amour,
Devenir plus ardens à se priver du jour ;
Sur ses rivaux détruits chacun fonder sa gloire,
Dans le meurtre & le sang tous chercher la victoire.
Plus loin dans des Cités les festins & les jeux,
Des nombreux habitans semblent combler les vœux ;
Mais la guerre intestine en sa fougueuse rage ;
A ce calme aparent fait succéder l'orage.
Ces Temples, ces Palais élevés par l'orgueil,
De leur Maître en tombant deviennent le cercueil.
Dans l'ardeur d'un faux zèle ou de l'idolâtrie,
L'un à ses Dieux s'immole, & l'autre à sa Patrie.
Adam fuit ce spectacle, & l'œil baigné de pleurs,
De ses fils à venir déplore les malheurs.

Faut-il qu'à ces cruels je donne la naissance !
Que n'ai-je sur leur sort resté dans l'ignorance !

Mon ame n'auroit pas à gémir en un jour,
Des forfaits que les ans produiront tour à tour.
En prévoyant ces maux j'avance mon martire :
A ſçavoir l'avenir ſans prudence on aſpire ;
Son aſpect nous prépare à des tourmens cruels,
Dont la crainte déja nous fait des maux réels.
Terrible viſion ! race trop ennemie !
Plût au Ciel qu'en naiſſant vous perdiſſiez la vie !
Il dit : d'autres objets affligent ſes regards,
Mille maux différens volent de toutes parts ;
L'un périt à l'inſtant par la douleur aigue,
L'autre boit à longs traits le poiſon qui le tue,
Et la fiévre en fureur dans ſes livides bras,
Enléve les mortels, & les livre au trépas.
O Mort ! s'écria-t'il, frapé de cette image,
Si je tremble aujourd'hui lorſque je t'enviſage,
Pourrai-je ſuporter la rigueur de tes coups ?
Envoyé du Très-Haut, par des ſentiers plus doux
Ne peut-on arriver au terme de la vie ?

Autant tu vois d'écueils ſur les mers en furie,
D'inſectes voltiger ſur la face des eaux,

Autant la race humaine éprouvera de maux.
Mille piéges cachés, pourſuit l'Eſprit céleſte,
Avanceront la fin de ſon deſtin funeſte.
L'air, l'eau, le fer, le feu termineront ſes jours,
Sur-tout l'intempérance abrégera leur cours.
Ce monſtre inſatiable, ami de la pareſſe,
Cherchera le bonheur dans le ſein de l'yvreſſe.
L'abondance bien-tôt détruira les plaiſirs,
Et les ſens émouſſés languiront ſans deſirs;
De là naîtront les maux dont l'image terrible
Pour tant d'infortunés te rend déja ſenſible.
Telle ſera l'erreur des avares humains;
En des gouffres cherchant des tréſors incertains,
Ils trouveront leur fin dans un air homicide.
Veux-tu de la douleur fuir l'atteinte perfide?
Vis dans la tempérance, & ne mets point tes ſoins
A te multiplier des goûts & des beſoins.
Sous de ruſtiques toits en des travaux utiles,
Tu trouveras la paix & les plaiſirs tranquilles:
De la frugalité naîtra le vrai bonheur;
Crains l'excès, la molleſſe, & le luxe enchanteur:
Des loix de la Nature écoutant la ſageſſe,

Tu verras à pas lents arriver la vieilleſſe;
Ses coups, ſans t'accabler, affoibliront tes ſens,
Et pour toi les plaiſirs deviendront languiſſans.
Ce pénible paſſage eſt un mal néceſſaire;
La vie en cet état ceſſera de te plaire:
Alors comme un fruit mûr détaché ſans efforts,
De tes membres uſés perdant tous les reſſorts,
Soudain tu rentreras dans le ſein de ta mere.

Inſtruit par vos conſeils, reprit le premier Pere.
J'entrevois ſans frémir le terme de mes jours.
Je vais par la ſageſſe en adoucir le cours.
Dans mon ame déja je ſens la paix renaître.
Pénétré de reſpect pour le ſouverain Être,
J'attens de ſa bonté qu'il abrége mon ſort.

Tu ne dois deſirer, ni redouter la mort;
C'eſt le port, dit l'Archange, où finiront tes peines,
Souffre ſans murmurer & la vie & ſes chaînes,
Pour ta poſtérité par un excès d'amour,
Le Fils du Dieu vivant doit s'immoler un jour,

Le courroux de ſon Pere éxige une victime :
Il viendra par ſon Sang te laver de ton crime,
Éclairer les Sçavans par les Loix confondus,
De ſes enfans chéris animer les vertus ;
D'une nouvelle vie obtenant le partage,
Le Ciel après la mort ſera leur héritage,
Et Satan dépouillé d'un pouvoir criminel,
Expiera ſes forfaits dans le gouffre éternel.

Par l'eſpoir conſolant des divines merveilles,
Dont en partant ma voix enchante tes oreilles,
Suporte tes malheurs, modére tes regrets,
N'eſpére point des Cieux pénétrer les decrets ;
Dans la ſeule vertu tu trouveras des charmes.
Éve dans ton éxil doit eſſuyer tes larmes :
Elle accourt, avançons ; par des ſonges flateurs,
De ſes ſens agités j'ai calmé les frayeurs,
Son ame aura repris une force nouvelle.

Graces au doux ſommeil, ah ! cher Époux, dit-elle,
La ſuite de nos maux me cauſe moins d'effroi :
En ces lieux enchantés que ferois-je ſans toi ?

J'ai causé tes malheurs, je veux par ma tendresse
Des plus affreux climats t'adoucir la tristesse :
Avec toi transportée au milieu des deserts,
Je croirai voir Eden au bout de l'Univers.

L'Ange de leur départ précipite enfin l'heure ;
Les conduit aux confins de l'heureuse demeure :
Sur leurs pas pour toujours en ferme les remparts ;
Et devient invisible à leurs tristes regards.

Fin du sixiéme & dernier Chant.

POËME QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE L'ACADÉMIE DE ROUEN,

Diſtribué pour la premiére fois, le 12 Juillet 1746.

Le ſujet propoſé étoit la Fondation même du Prix alternatif entre les Belles-Lettres & les Sciences, par M. le Duc DE LUXEMBOURG, *Gouverneur de la Province, & Protecteur de l'Académie.*

LE PRIX ALTERNATIF ENTRE LES BELLES-LETTRES ET LES SCIENCES.

POËME.

JE vois donc s'élever au sein de nos * remparts
Le Temple du Génie & l'École des Arts.
Quel astre bienfaisant rend par son influence
A nos climats féconds leur premiére abondance ?
Qui ne reconnoîtroit à ces traits glorieux
LUXEMBOURG, digne fils des plus nobles Ayeux ?

---

* *L'Auteur est une Dame née à Rouen.*

Son nom fut toujours cher aux Filles de mémoire :
Consacrons ses bienfaits, éternisons sa gloire;
Il veut en divers Jeux, célébrés tous les ans,
Accorder aux Vainqueurs le prix de leurs talens.
Près de LOUIS, l'Amour & l'effroi de la Terre,
Ce Héros affrontant les périls de la guerre,
Suit de loin nos progrès, & sçaura discerner
L'Athléte qu'en ces lieux sa main doit couronner.
Tel du haut de l'Olimpe, Hercule dans la Gréce,
De cent rapides chars excitant la vîtesse,
Faisoit briller la Palme aux regards des Vainqueurs.

Au sommet du Parnasse il est d'autres honneurs;
De plus nobles efforts nous offrent plus de gloire;
Dans de sçavans combats disputons la victoire :
C'est peu de triompher aux yeux de nos Rivaux,
De nos Maîtres encor égalons les travaux.

La Neustrie est fertile en excellens modèles,
Devenons de leur marche observateurs fidèles;
Des champs Élisiens évoquons leurs esprits;
Mais que dis-je ? leur ame éxiste en leurs Ecrits !
C'est-là qu'il faut puiser la science profonde,

De charmer, d'attendrir & d'éclairer le monde.

Cherchez-vous les lauriers, dont Melpoméne en pleurs,
Ceint le front des mortels qui peignent ſes douleurs ?
Du Sophocle * François, prenant l'eſſor ſublime,
Par l'éclat des vertus faites pâlir le crime.
Malherbe, de Pindare imitant les accords,
Vous aprend ſur la lire à régler vos tranſports.
Senſibles aux plaiſirs que le tendre amour donne,
Des Chantres de Paphos briguez-vous la couronne ?
Un autre Anacréon § nâquit en ces climats ;
De ſa Muſe legére empruntez les apas.
Sur nos rives, Segrais, ta voix tendre & facile
Rendit les doux accens des Bergers de Virgile,
Brébeuf & Saraſin conſacrérent leurs jours,
L'un à chanter Bellone & l'autre les Amours.

Favoris d'Apollon, en cette illuſtre Fête,
Mon pinceau ſur vos traits avec plaiſir s'arrête.
De nos jours, du Reſnel, inſpiré des neuf Sœurs,
Des tableaux qu'il imite embellit les couleurs.

* *Pierre Corneille.*
§ *L'Abbé de Chaulieu.*

Fontenelle formé pour plaire & pour inſtruire,
Nous enrichit encor des fruits qu'il ſçut produire ;
C'eſt un arbre fécond, reſpecté par les ans,
Qui dans ſon Hyver même a les fleurs du Printems :
Ses graces ont rendu la ſcience facile :
Le Poëte ſçavant en devient plus fertile ;
Uranie * & Clio § ſe ſervent tour à tour.

Lorſqu'au point du Bélier, l'aſtre brillant du jour,
Avec Flore en nos champs ramenera Zéphire,
LUXEMBOURG, qui des Arts veut étendre l'empire,
Doit couronner ici le Sçavant, dont les yeux
Perceront les ſecrets de la Terre & des Cieux.

Sages, qui recherchez au ſein de la nature
Le mouvement des corps, leur force, leur figure ;
Vous par un long calcul inſtruits à meſurer
Des objets que les yeux ne pouvoient qu'admirer,
Le compas à la main marchez avec prudence ;
Que votre eſprit ſe rende à la ſeule évidence.

* *Muſe qui préſide aux Sciences.*
§ *Muſe qui préſide à la Poëſie.*

Artiſtes, * qui ſçavez par de nouveaux reſſorts
Reſſuſciter Orphée, en rendre les accords,
Et de nos mouvemens lui prêter la ſoupleſſe,
Sur d'utiles objets éxercez votre adreſſe.

L'art, qui peut conſerver par des ſecours certains,
La fragile ſtructure & les jours des humains,
Preſente aux yeux inſtruits un vaſte labirinthe;
Qu'ils ſuivent ſes détours ſans audace & ſans crainte.
L'honneur doit animer les précieux travaux,
Qui des bras de la mort arrachent nos Héros.

Et vous, qui de leurs faits célébrez les merveilles,
Un Prix dans deux Printems eſt offert à vos veilles;
Qu'une profonde étude, & que des ſoins conſtans
Dévoilent à nos yeux l'obſcurité des tems.
L'Hiſtoire des François dans la paix, dans les armes,
De l'art des fictions n'emprunte point ſes charmes.
Mézeray, qui fut grand dans ſa ſimplicité,
Employa les ſeuls traits qu'offre la vérité.

---

* *M. de France, Académicien de Rouen, a fait deux Fluteurs automates, qu'on a vus cette année à Paris.*

Vertot sur ses recits clairs, précis, équitables,
Répandit sans excès des couleurs agréables.
Que d'Auteurs en ce genre ont illustré ces lieux !
Le Gendre & Daniel sont nés de vos Ayeux.
De leur stile, imitant le tour & la sagesse,
Au faux éclat des mots préférez la justesse.
Libres de préjugés, racontez de nos Rois
Les vices, les vertus, les fautes, les exploits,
Et rendez vos Ecrits dignes du Chef illustre,
Qui fonde ce Lycée, & lui prête son lustre,
Qui joint au nom brillant de favori de Mars,
Le titre plus chéri de Protecteur des Arts.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas. Juv. Sat. II.

FIN.